Prix : 5 F

N° 495 — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1994

Le Lien

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, Rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : **16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)**

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

ECHOS ET CORRESPONDANCES

Une lettre renouvelée

L'ami A. CHABERT nous écrit :

« Le Lien " du V.B. " est excellemment réussi et c'est un très bon journal P.G. Je pense qu'il faudrait en 1995 faire paraître sur l'ensemble des numéros de l'année la liste des Adhérents de l'Amicale (par Département) ou par lettre alphabétique. Cela permettrait de connaître tous les A.C.P.G. du V.B. Et au cours des voyages, des déplacements, et parfois même dans leur propre région, des copains P.G. pourraient ainsi se retrouver. »

Réponse

L'idée est bonne... mais elle vient un peu tard. Il y a longtemps que cela aurait dû être fait, quand les rencontres, les voyages, les assemblées battaient leur plein — ce qui n'est plus le cas aujourd'hui... Et puis, que CHABERT veuille bien penser au surcroît de travail que cette entreprise représente pour nos « bureaucrates »... clairsemés et fatigués ! On ne s'est jamais beaucoup bousculé aux portes du 46, rue de Londres... Le « brûleur de loups » grenoblois insiste pour la nième fois sur la fusion nécessaire, selon lui, de notre Amicale avec celle des V.A.-V.C. La logique est de son côté apparemment, et l'espérance à long terme : l'an 2000 ! Et le troisième millénaire à l'horizon...

Réponse

Pitié pour nous, mon cher et tenace dauphinois !... Des décisions touchant l'ensemble des amicales, et l'U.N.A.C. elle-même, vont intervenir sans doute très vite, dans les prochains mois. Le problème de la fusion que tu souhaites risque alors de se poser dans un tout autre sens. Sois patient, mais point trop crédule quand même...

— ◆ —

Georges HERMAL, de Cornimont dans les Vosges, un peu dépité de ne reconnaître personne dans les longues listes de cotisants publiées dans Le Lien — il n'est pas le seul dans ce cas —, nous a adressé un jeu de noms à la Pierre DAC « que nous ne pouvons reproduire ici en raison de sa longueur... »

Il poursuit ainsi : « Avec le fichier du Stalag V.B., bien entendu, les noms ci-dessus seront retrouvés, mais que de morts, entre autres : HOMEYER, Abbé PERRY, TROTOT, BAILLY, etc...

« Je garde toujours un souvenir inoubliable du temps où l'Amicale du V.B. aimait tout particulièrement faire sa ballade annuelle à la Bresse, chez le grand Bernard JEANGEORGES, où je retrouvais ce cher PERRON et son épouse Victoria, LANGEVIN et bien d'autres du V.B., si fidèles encore aujourd'hui. »

— ◆ —

CAMUS « A trente ans, presque du jour au lendemain, j'ai connu la renommée. Je ne le regrette pas. J'aurais pu en faire plus tard de mauvais rêves. Maintenant je sais ce que c'est. C'est peu de chose. » (Carnet)

— ◆ —

Propos... d'un poilu (1914 - 1918)

Les carnets de notes de Pierre PETIT

23 avril, à 17 h. 30, j'étais en train de travailler dans ma cave, quand j'entends les poilus crier dans la cour : un avion en flammes ; vite je sors ; un avion descendait à grande allure avec derrière lui une longue traînée de fumée ; tout à coup, une aile se détache et l'avion pique, juste au-dessus de nous ; c'était impressionnant. Le chasseur, pendant ce temps, tournait autour de sa victime, en le guettant : pour être sûr de l'avoir abattu. Et puis, derrière une maison, l'avion s'est effondré brusquement. A première vue, on n'avait pu distinguer la nationalité ; ce qui était sûr c'est que l'avion chasseur était français. Celui qui était à terre était-ce un camarade malheureux ou une proie ! Vite, le temps d'expédier mes comptes rendus et je cours sur les lieux de l'accident. Déjà, de tous les points de l'horizon, comme par enchantement, des centaines de types accouraient ; l'aviateur français avait atterri auprès de sa victime qui était écrasée dans le sol et que des poilus dégageaient de terre. Ce spectacle était lamentable et horrible ; j'étais écœuré — tant les hommes mettaient de cynisme à arracher le Boche, morceau par morceau, de dessous son appareil. Je n'ai pas voulu emporter de souvenir... mais tout de même je suis content. C'est la première fois que je vois de si près un avion abattu et que je vérifie la victime... Quelle sinistre mentalité...

Nous allons avoir à notre droite une division américaine.. tuyau de ce soir... Elle va être notre voisine dans trois jours... Attention aux sales coups...

Le Général est insupportable. C'est un égoïste qui a l'habitude d'être servi au doigt et à l'œil par des boys, c'est-à-dire des esclaves. Il engueule son ordonnance qui fait pourtant tout son possible et qui travaille avec un dévouement et une perfection absolue. C'est une brute qui se fait détester de tous ceux qui l'approchent.

Avec cela, dès qu'il entend un obus éclater un peu près de lui, il a une frousse intense. Il est la risée des agents de liaison... je lui ai installé un abri, à peu près comme il le désirait ; ça lui a fait plaisir et depuis, il est très aimable avec moi...

Notre P.C. a un léger inconvénient ; il est tourné face aux batteries françaises qui sont à moins de 500 mètres et qui tirent tant et plus ; cela résonne dans les tôles de l'abri... et c'est assez désagréable. (...)

— ◆ —

Extrait d'une note de l'Union Nationale des Amicales de Camps (U.N.A.C.) :

Extrait de la lettre du Secrétaire Général, Jacques GOUJAT, de la F.N.C.P.G./C.A.T.M. :

« Notre Comité Fédéral qui s'est réuni les 4 et 5 mars a réexaminé au fond les conditions d'organisation des manifestations commémoratives du 50ème Anniversaire de la Libération des Camps de la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

Prenant en compte les informations relatives à la participation de nos Adhérents à une manifestation à Paris et des difficultés économiques du moment, le Comité Fédéral a décidé de laisser aux Associations Départementales le soin de l'organisation de ces manifestations.

Une date a été retenue, celle du 11 Juin 1995.

Dans ces conditions, le Comité National du 50ème Anniversaire du Retour des P.G. n'a plus de raison d'être mais je tiens à vous remercier, au nom du Bureau Fédéral, du concours que vous avez bien voulu nous apporter ».

J.G.

C'est une décision qui nous paraît « sage » et que nous approuvons.

En conséquence le Conseil d'Administration de l'U.N.A.C. laisse, à son tour, toute l'attitude aux Amicales Nationales pour célébrer cet heureux Anniversaire comme elles l'entendront. *(Un article paraîtra dans les pages U.N.A.C. du Pool des Journaux.)*

— ◆ —

D'une lettre personnelle de Raymond MILLON, de Neuilly-sur-Seine (après lecture de mon rapport annuel paru ici-même) :

« ... Quelles qu'en soient les raisons aujourd'hui, je pense qu'une union des Amicales s'impose. En Allemagne, nous avions le même titre P.G., les mêmes soucis, les mêmes espoirs et, pour lutter, la même solidarité et la même générosité de cœur, qui furent bien réelles. (...)

A défaut de gloire militaire, nous avons laissé des morts, ramené des malades, parfois incurables ; certains ont retrouvé un désert, d'autres ont eu une réadaptation difficile, ou connu l'échec...

Quel message laisser à nos petits-enfants si ce n'est la solidarité, la tolérance, l'union, que nous connaissons bien, et sans lesquelles rien n'est possible ? » (...)

Je remercie MILLON pour sa bonne lettre, je lui demande de ne pas avoir de regrets inutiles : le passé ne doit plus le préoccuper comme il l'entend dans une partie de sa lettre... Je lui souhaite une excellente santé, si possible, et un grand courage pour affronter sa situation familiale présente. Sa correspondance est toujours la bienvenue.

— ◆ —

Anciens Combattants

Les attaques imbéciles et ignorantes contre les combattants, pris dans leur ensemble, n'ont pas cessé au cours des mois passés.

De CLOSETS, BOUVARD, DEVEAUD..., le « Bébête Show », « Coucou, c'est nous », « Charlie-Hebdo », et les « news magazines », etc..., autant de détracteurs des institutions consacrées aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre !

Rappelant à tous ces incurables qu'en l'an 2000 le Ministère des A.C. comptera encore 3.000.000 de **ressortissants,** Georges **LOTRICQ** termine ainsi un long développement publié par le « Journal des Combattants » du 2 avril 1994 :

« Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage. » C'est bien connu ! Assez par conséquent de chiffres fantaisistes glanés çà et là ! Qu'attendent nos pourfendeurs pour se rendre dans une direction interdépartementale ou un service départemental. Ils seront sans doute surpris de découvrir le travail qui s'y accomplit par un personnel compétent, responsable, accueillant à nul autre pareil, imprégné qu'il est de dévouement et de sensibilité face à toutes les misères physiques et morales engendrées par les guerres.

Serait-ce donc là une fonction ***ignoble ?***

Et puis, Messieurs, un peu de sérieux ! Non ! Nous ne faisons pas que payer des pensions comme vous dites de façon simpliste ! En plus des tâches traditionnelles très nombreuses énumérées ci-dessus, la participation, par exemple, de notre Ministère à des tâches ponctuelles est fréquente. Je pense aux jeux olympiques d'hiver ***des handicapés*** *à Alberville où notre rôle a été prépondérant de par l'apport d'une* ***assistance technique permanente de haut niveau.*** *Renseignez-vous, que diable, avant d'écrire des incongruités !*

Le droit à réparation par ailleurs, ce n'est pas une simple ***« allocation »,*** *c'est un droit* ***acquis, intangible,*** *et* ***l'intangibilité des droits acquis*** *est précisément l'un des principes fondamentaux de base de notre système politique, inscrit au même titre, dans les Déclarations des Droits, que l'égalité des citoyens, la garantie des libertés essentielles, la séparation des pouvoirs et l'autorité de la chose jugée, la non-rétroactivité des actes de la puissance publique.*

Seul, par conséquent, le Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre est à même de concrétiser ***ce droit à réparation.***

Quant aux fossoyeurs du « Souvenir », je leur dirai que l'honneur d'un pays, c'est de ne jamais oublier. Qu'ils sachent que les Anciens Combattants, défenseurs naturels de la paix, sont, malgré les outrances, persuadés que notre Pays témoignera sa reconnaissance éternelle envers ceux qui ont donné leur vie pour leur patrie. Qu'ils sachent aussi que la paix est des plus fragiles. J'invite les uns et les autres à méditer ces deux pensées du Général de Gaulle : « Il faut que nous comprenions combien demeure éternellement précaire le salut de notre Pays, puisqu'il fallut au long de son histoire tant de sacrifices pour surmonter tant de dangers ».

« Tout homme qui écrit — et qui écrit bien — sert la France. »

Georges LOTROICQ.

— CAMUS : « Quand le détail est une vie humaine, il est pour moi le monde entier et toute l'histoire. » (Carnets)

— RUANDA... Kigali, Birenga, Kibungo, Kanzanze, Kizigunu, Kayenza, une Kyrielle de noms, lus sur une grande page de journal, le même jour, hantent mon esprit... des noms de lieux d'horreur vertigineuse ! « Ils ont tué les gens qui n'étaient pas du même avis qu'eux (...) Ils faisaient ça consciencieusement, méthodiquement. Il s'agissait de gens normaux. Ce n'était pas des monstres. »

Des gens **normaux**... Comme ceux d'hier, ailleurs... Comme partout demain, tant qu'il y aura des hommes, et qui **pensent**.

— « Oui, c'est vrai, j'ai tué. Et alors ?... »

— « Moi, je suis Hutu et j'ai eu de la chance. Je peux accepter, mais Dieu, il ne peut pas accepter ça. Il n'a pas le droit... »

— Mais n'est-il pas écrit dans le décalogue : " Tu ne tueras point " ?

— ◆ —

— **Français -** « Notre langue a, depuis belle lurette, perdu sa suprématie. (...) En France " mal enseigné, vite désappris, annihilé par la logorrhée télévisuelle, esquinté par le patagon publicitaire, le Français subit les violents outrages d'une orthographe affligeante, les derniers ravages d'une syntaxe défaillante, l'extrême souillure d'un parler bizarre. » (...) A. GILDER, « Et si l'on parlait français ».

— **Cinquantenaire...** Après le coup de force du 9 mars 1945 des Japonais, 9.000 militaires du Tonkin et de l'Indochine Sud ont connu les épreuves de la captivité. Il en reste 520 aujourd'hui, âgés en moyenne de 75 ans. Et voici que l'on se **souvient** d'eux ! Un titre de « Prisonnier de Guerre des Japonais » est envisagé officiellement à leur intention, mais avant que la procédure administrative ait été épuisée... On peut craindre l'épuisement total des ayants-droit. Question : pourquoi ces P.G. ne se sont-ils pas **manifestés** plus tôt ?

DES RUSSES...

Nous savons ce qu'il advint des **P.G. russes** en Allemagne à la fin des hostilités. Rentrés librement en U.R.S.S. ou **livrés** contre leur gré, une seconde captivité, longue et cruelle, leur fut infligée, pour ne s'être pas faits tuer au combat ! Le sadisme de l'homme est sans limites — on le voit chaque jour et on ne s'en étonne plus.

Dans son superbe et émouvant ouvrage « Coupable de rien - Chronique illustrée de ma vie au Goulag 1994 », Euphrosinia Kernovskaïd écrit à ce propos, se référant à un bref séjour à l'infirmerie :

« ...Beaucoup de nos malades avaient été prisonniers de guerre... A leur libération, ils avaient été déclarés " traitres à leur patrie " et condamnés selon l'article 58-1b (quinze, vingt ou vingt-cinq ans de détention). Ils refusaient obstinément d'écrire à leur famille. Ils ont reçu un avis de décès. Ils m'ont déjà pleuré. Peut-être verse-t-on une pension à mes enfants. Ou alors je suis porté disparu. Au moins, comme ça on ne les persécute pas. A quoi leur servirait de me savoir en vie ? Je n'arrivais pas à le croire. Cela me paraissait tellement inconcevable ! Je discutais, j'essayais de les convaincre d'écrire, et malheureusement, j'y réussissais parfois. Je n'ai compris que bien des années plus tard que c'était eux qui avaient raison. Dire que je croyais faire une bonne action en leur achetant des timbres avec mes cent roubles ! Que j'étais donc naïve !

Il aurait beaucoup mieux valu pour tout le monde qu'ils fussent restés morts... » (fin de citation)

On imagine sans peine ce qui se cache dans cette dernière phrase : des représailles familiales. Indigne !

Le grand et célèbre A. SOLJENITSYNE à peine rentré d'un exil de vingt ans, a déclaré à Vladivostok :

« En revanche, je ne pardonnerais jamais à ceux qui ont arrêté, interné, assassiné des hommes qui avaient déjà subi les camps allemands et qui, à peine libérés, furent déportés au Goulag. » (Le Figaro, 30-5-1994).

Nous qui avons été témoins de la barbarie exercée par les Allemands Hitlériens sur les prisonniers russes, nous garderons la mémoire de ces hommes une deuxième fois victimes, dans leur pays même, des mêmes cruautés. Les criminels de guerre restés impunis ne se comptent pas sur les doigts d'une main, mais à foison.

Mais nous n'en avons pas terminé avec les prisonniers russes.

Dans le dernier livre paru récemment de notre ami Roger BRUGE « 1944 Le temps des massacres », Editions Albin Michel, on lit p. 94-95 :

« N'ayant ni les moyens ni l'intention de mettre à la disposition de la Gestapo des unités dont il avait le plus grand besoin en Normandie, l'**Oberkommando der Wehrmacht** décida de créer des unités dont l'originalité serait d'être constituées d'hommes de troupe originaires de l'U.R.S.S. Une grande idée : utiliser des prisonniers de guerre pour mettre fin aux actions des partisans à l'ouest ! A partir de 1942, les Allemands retirèrent des camps des milliers d'hommes de l'Armée Rouge avec lesquels ils mirent sur pied une centaine de bataillons équipés et armés avec le butin conquis au début du conflit germano-soviétique (...) Chaque bataillon était appelé **Ostbataillon,** bataillon de l'Est. Certes, ces Russes (encadrés par des officiers et des sous-officiers de la **Wehrmacht**) ne servaient pas de bon gré leurs anciens adversaires et, dans leurs rangs, les volontaires se

comptaient sur les doigts de la main mais, entre mourir de faim dans un camp de prisonniers ou casser du " terroriste " français présenté comme un bandit de grands chemins, la marge de choix qui leur était laissée était faible. »

Nul doute que ceux de ces P.G. « mercenaires », qui virent la fin des hostilités en Europe, n'aient été livrés comme tels à leur pays, et déportés eux aussi au Goulag, lequel avait la réputation d'avaler successivement les fournées les plus hétérogènes, les innocents et les coupables, en vue de leur « rééducation ».

L'histoire révèle l'extrême méchanceté des hommes : « Puis, dit l'Ecclésiaste, j'ai porté mes regards sur toutes les oppressions qui se font ici-bas. Voici les larmes des opprimés et ils n'ont pas de consolateur. La main de leurs bourreaux est remplie de violence, et personne ne leur fait rendre gorge » (...) IV, 2, 3.

— ◆ —

6 juin — Quand l'air autour de soi résonne d'un mot : OVERLORD...

Voici cinquante ans « ils » arrivaient enfin les boys d'Amérique ! Il était temps... Quand la catastrophe fondit sur nous, « ils » n'étaient pas dans le coup ! Quand nous mîmes un genou en terre, « ils » n'avaient pas bougé d'un iota ! Nous étions **seuls,** tout seuls ou presque. Et les voilà soudain qui débarquent en Normandie !

« On a beaucoup écrit sur la bataille de Normandie de **1944.** Quel silence, sur celle de **1940** ! Elle a fait deux milliers environ de victimes qui n'étaient pas coupables de leur infortune ; chaque être subit les conséquences de l'Histoire, dont ils sont ensemble la matière première. L'intention initiale de l'auteur est de ranimer, en leur rendant hommage, tous ceux, quels que soient leurs grades et leurs armes, qui ont disputé à l'envahisseur, le franchissement de la Bresle, telle agglomération du Pays de Caux, tel pont sur la Seine, tel chemin creux dans la forêt rouennaise, telle rivière de l'Eure, du Pays d'Ouche et même encore tel carrefour du Cotentin : cavaliers des 2ème, 3ème et 5ème Divisions, chasseurs alpins de la 40ème, montagnards de la 3ème, fantassins âgés du 31ème régional... » Cf. « Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie » de R.G. Nobécourt, Editions Bertout, 1986, 368 pages. En voici le dernier paragraphe :

« Cette bataille du Cotentin n'avait eu finalement qu'un objectif moins " pour l'honneur " que pour permettre le rembarquement des forces britanniques engagées en Normandie. Cet objectif était atteint : 30.600 Tommies repassaient la Manche. Leur repli précipité leur avait valu au passage des cris de colère et des poings tendus mais quelques habitants de Blainville ne les entendirent-ils pas riposter : " Nous reviendrons ? "

Le mois dernier, nous avons re-publié la recension de l'ouvrage de Nobécourt parue dans « Le Lien » en Octobre 1987. Ce faisant, notre intention était, après la retentissante commémoration d'Overlord, de montrer la relation qui existe, fut-ce indirectement, entre les **Deux** batailles de Normandie et, du même coup, associer tous les morts dans un même hommage. Car, ainsi que le disait au micro un vétéran U.S. de 44, " ce putain de job, la guerre, c'est nous qui le faisons ".

Et, ajouterons-nous, les troupes ne commandent pas aux aléas politico stratégiques du temps : but poursuivi, alliances, retournement, déficiences, impréparation, incapacité, défection, etc... Chacun son rôle.

Et l'ami BERSET de me souffler : « Je commence à lire, dans des livres d'histoire, des histoires auxquelles j'ai été mêlé. Je vieillis, c'est certain. »

1945 - 1995
50ème ANNIVERSAIRE

— de notre retour de captivité (avril et septembre 1945) ;
— de la signature de l'Armistice de la Deuxième Guerre Mondiale sur le plan européen (8 Mai 1945) ;
— de la création de nos Amicales (août 1945).

Nous engageons tous nos camarades, épouses, veuves à participer aux réunions, rassemblements, congrès de leur Amicale respective. Mais aussi à tout ce qui sera organisé par les Associations Départementales d'Anciens P.G.-C.A.T.M.

Nous comptons sur toutes et tous pour célébrer dignement ces trois « 50ème Anniversaire » qui ont tant marqué notre vie.

DISTINCTION

Au titre des Ministère des Anciens Combattants, Georges GAIN, Trésorier Général de l'U.N.A.C., a été promus Chevalier dans l'Ordre National du Mérite. Nous lui adressons nos très sincères félicitations.

— ◆ —

NOUVELLES

— Marie-Thérèse GUINCHARD est entrée en clinique à Besançon le 1er mai dernier — information du 14 juin —, suite à la récidive d'un mal remontant à 1972. Nouvelle intervention le 9 mai, réadaptation et convalescence assez difficiles, mais M.-Th. est bien entourée et soutenue. Quand ces lignes paraîtront, elle aura, nous le souhaitons, retrouvé le bon air du Jura, et ses forêts qu'Henri GUINCHARD appréciait par dessus tout. Amitiés.

— **VERBA** Trebor... et Michèle ont retrouvé, début juillet, le bassin et les pins d'Arcachon. J'espère qu'ils en auront retiré toutes les vertus, car l'année a été dure et difficile pour eux à Paris !

— EVRARD (Lui et Elle, nos amis) en cure à Royat : « j'ai eu le plaisir de rencontrer des anciens P.G. " Le Lien ", le bien nommé est très apprécié (...) Merci aux dévoués du Bureau. Bises de l'amitié. » Que la cure te soit bienfaisante, cher ami, et que prochainement tu nous en assures, par quelques lignes.

— Les... BERNARD, ces chers cousins canadiens, mais oui vous les connaissez bien, Marcel et Simone, nos danseurs de la Chesnaie, se sont manifestés ! Enfin ! Est-ce que Marcel (réservons Simone) aurait « un poil dans la main » qui l'empêche de saisir bic ou plume pour nous parler plus souvent du pays ? Bien évident qu'on compte sur vous l'an prochain ! Alors, en attendant, tenez-vous bien, et réservez votre entrain pour ces réjouissances annoncées, mais pour le moment encore indéfinies.

— ◆ —

La joie des retrouvailles

Quarante-neuf ans après notre libération, et grâce au « Lien » n° 492, j'ai retrouvé un ancien camarade de Nuttermoor, près de la ville de Leer, in Ostfriesland. Libérés par les Canadiens nous n'eûmes pas le temps de reprendre nos valises restées à la ferme. Ainsi j'avais perdu, entr'autres, mon carnet d'adresses.

C'est en parcourant la liste des abonnés que j'ai eu la surprise de repérer : « THOMAS Marcel Grandrieu ». Aussitôt mon cœur n'a fait qu'un bon et j'ai brûlé de désir de le retrouver. Surpris par ma lettre il me répondait le jour même. Rendez-vous fut pris pour le 24 juin. « Comment vais-je te reconnaître ? » s'inquiétait-il. Par chance, en gare de Langogne, le train venant de Nîmes était plein de jeunes, des étudiants qui rentraient au bercail un vendredi soir. Marcel et Marie, son épouse, n'eurent pas de mal à me repérer avec mes cheveux blancs au milieu de toute cette jeunesse. Vous devinez la joie des retrouvailles et les embrassades, 49 ans après !

De là, sans tarder, ils m'emmenaient à leur ferme de Grandrieu sur le plateau de la Lozère, à 1.200 m d'altitude, au milieu de blocs de granit qui émergeaient de toutes parts. En dehors des paturages et de quelques bois de résineux, c'est le royaume des rochers. Les maisons, les clôtures, les remparts tout est en pierre et quelles pierres ! On se demande comment les hommes du Moyen Age ont pu empiler de tels blocs de rochers avec les moyens de l'époque.

Moi qui viens des Landes vous devinez mon étonnement. J'ai attendu l'âge de 13 ans pour voir les premiers rochers. C'était à Lourdes en 1933. Chez nous, la pierre, qu'on appelle la « garluche », se cache discrètement sous des épaisseurs de sable fin. Seuls, les bois de pins me rappelaient les Landes.

Le temps était pluvieux donc favorable à l'intimité. Ainsi j'ai pu faire la connaissance de son épouse toute heureuse d'avoir fait ma connaissance. Seul le fils aîné, qui exploite la ferme familiale, était là. Les autres fils et filles sont sous d'autres cieux.

Nous avons toutefois profité d'une éclaircie pour aller à la découverte du tombeau de Duguesclin au pied d'un village fortifié, Chateauneuf-de-Randon. C'était d'autant plus émouvant que Duguesclin avait été lui aussi, en son temps, prisonnier. N'avait-il pas été libéré grâce aux filles de France qui avaient filé la laine pour payer sa rançon ?

Merci au « Lien » d'avoir permis ces retrouvailles, prélude, peut-être, du Grand Pèlerinage à Lourdes qui devrait rassembler tous les anciens, encore de ce monde, pour célébrer le Cinquantenaire de la Libération.

Avec tous mes remerciements et mon amitié fraternelle.

Père Remaud IRÉNÉE.

— ◆ —

— Eric GROS, notre ami germaniste, que l'on retrouvera bientôt dans « Le Lien », a connu ces derniers mois quelques ennuis de santé familiaux. Nous espérons un rapide et complet rétablissement de ses malades. Quant à lui, octogénaire récent, il garde sa plume alerte et studieuse : le travail d'écrire l'occupe entièrement, et il y prend plaisir...

— Le TRÉSORIER, lui, reste fidèle au poste, c'est-à-dire au Bureau de la rue de Londres ! En été, à cet endroit, c'est pas le rêve ! Le Palois que je suis devenu n'oublie pas le Parisien que je fus ! Eh, bien, le quartier de l'Europe, c'est pas follichon du tout, et notre Marcel a bien du mérite d'y mettre ses pas sous le soleil ou le ciel bas, lourd et orageux !... félicitons-le amplement, pour cette performance.

— **Cartes Postales :** De Pierre et Suzanne **PONROY.** Convertis en montagnards alpins (Vallée de la Vésube). Faute de voiture (ce qui est nouveau), ils se sentent un peu bloqués, de M. et P. PINEAU, à Bal Salzuffen, chez des amis ; de Jean WEBER, dit Jean de Lorraine (et madame), lequel s'est soudain souvenu du célébrissime Pont de Kehl, pourtant traversé en 1940 ! Je vous livre — vous traduirez facilement — le cachet postal de sa carte : « Kehl am rhein die deutsche nachbarstadt von strassburg ». Et cette partie du texte imprimé : Kehl, die grosse Kreisstadt am rhein, das tor nar frankreich, verbunden mit der europabrücke (...) Ce pont, superbe aujourd'hui, m'avait paru tout autre en 1940, m'écrit le Lorrain ! A moi aussi...

— Saint-Gildas-de-Rhuyes, en Morbihan, puis Belle-Ile, la Bretagne si belle pour Pierre et Thérèse DAROT, de Pau. Réminiscence à l'Abbaye, l'Abélard et l'Héloïse, par beau temps (mais oui !...).

— LOURDES, en juillet, autant dire tout à côté, sur appel, je m'en fus donc sur ce haut lieu à la rencontre de l'ami Robert MONTENOT, de Villiers-sur-Loir, venu en pèlerinage accompagné de son épouse. Brèves heures d'amitié, conversations émaillées d'humour et de souvenirs, de projets... Ces sortes de rencontre comportent presque toujours ce que j'appelle volontiers une anecdote. La voici pour ce jour-là :

En fin d'après-midi, Robert et madame m'accompagnaient à la gare. Tous trois, montés dans la navette préposée à cet effet, je me disposai à régler le prix du trajet quand Robert s'écrie un peu haut : « Laisse... fais pas le couillon ! » Se reprend, s'excuse pince-sans-rire : « C'est un mot français... » (sourires), puis s'assoit vis-à-vis d'un religieux en robe de bure. Apercevant, cousu sur le vêtement, une croix rouge et blanche, qu'il confondra avec celle d'un autre ordre, il demande au porteur, en sorte d'amener une conversation avec lui :

— « Vous êtes un savoyard ? »

Et le religieux, avec un sourire amusé, de répondre :

— « Non, je suis un couillon ! » (nous avons tous bien ri...) Mais le courant était passé ! Il est fort ce MONTENOT, ses amis le savent bien d'ailleurs...

— ◆ —

— Trouvé dans le « Journal des Combattants » (du 2-7) ce petit « poulet »... qui m'a laissé quelque peu rêveur :

P.G. M. Marcel LABBÉ : j'ai votre valise...

De M. DUMONT Etienne, 91000 Evry : « J'ai acheté, il y une dizaine d'années dans un bric à brac, une valise en bois qui a dû être faite dans un camp de prisonniers.

Elle porte sur le couvercle les inscriptions suivantes : LABBÉ Marcel 1940-1942 - 39012 - 1941-1943 - Stalag VIII C - Sagan Silésie.

Elle a aussi sur la face avant la gravure de deux personnages.

Je souhaite donner ce souvenir à M. LABBÉ ou à sa famille ou si cela est impossible à un Musée des Anciens Combattants... Pouvez-vous m'aider... ? »

Je souhaite que cet appel altruiste soit entendu quelque part.

— ◆ —

— Dédiée à Eric GROS, cette très récente et éloquente information :

« H.C.R. — Le Haut Commissariat aux Réfugiés, créé en **1951** pour réinstaller les 1.620.000 réfugiés de la Seconde Guerre Mondiale, s'occupe **aujourd'hui** de 20 millions de victimes ! » Vous avez dit progrès ?

— Commémoration(s) : Oradour-sur-Glane : Depuis 50 ans, à Oradour, « monument historique », la grille geint : « N'était le mur d'enceinte que l'on devine, ce n'est qu'un morceau d'ombre dans l'ombre du paysage, un souvenir ? Même pas : un petit trou du temps, une ligne qu'on a sautée... »

Pour certains touristes, une ruine « Tout les habitants sont morts, en 1944, dans des circonstances indéterminées ». Ainsi définit une brochure du club automobile allemand A.D.A.C., distribuée à ses membres, en 1993, cette « curiosité » du Limousin. « Curiosité » que l'historien Roger BRUGE a voulu mettre à nu. Il s'est heurté à un mur ; à des archives cadenassées.

G.O. in « Le Républicain Lorrain », 10 juin 1994.

— 14 Juillet : R.A.S.

— **Bien à propos :** « Quand je pense à cet affreux XXe siècle, qui fut le siècle des grandes souffrances, du mal, de la culpabilité, je ne peux admettre la centralité de l'homme. »

Paul RICŒUR, Philosophe.

— **A ceux du X.A.**

Mesdames et Messieurs,

Je travaille sur une documentation sur les prisonniers de guerre français à Preetz (Kreis Plön) dans le Schleswig - Holstein.

C'est pourquoi je voudrais entrer en contact avec vous.

Est-ce possible d'obtenir quelques renseignements sur les prisonniers français à Preetz (Stalag XA) de vous, peut-être quelques noms et adresses pour les demander à leur souvenirs de ce temps.

Je vous remercie d'avance pour votre travail et je vous prie, mesdames et messieurs, d'accepter l'expression de mes sentiments distingués.

Peter PAUSELIUS, Stadtarchivar
Ahornweg 16 - 24211 Preetz (Allemagne)

Qui du X.A. voudra répondre à ce correspondant allemand pour un premier contact ? Si vous le pouvez, par civilité, faites-le. Merci (T.).

— 20 juillet : Il y a 50 ans, l'Adolf échappait une fois encore à la mort ! Cruelle déception chez tous les P.G. et hôtes étrangers du IIIe Reich... Ce cruel nabot devait dormir ou manger avec le diable pour avoir si insolente chance, d'autant que la bombe du courageux Claus Schenk Graf Von Stauffenberg n'était pas la première entreprise de démolition du Führer : il y en eut une dizaine d'autres au cours de ce « millénaire » de douze années ! Et mille et une formes personnelles de résistance (viderstand), suscitées par une idéologie esclavagiste. « **Que le sacrifice de ma vie soit comme un chant altier, à la dignité de l'homme, à la liberté intérieure...** », écrivait dans son journal, l'objecteur et l'insoumis Franz Rheinisch, qui devait être décapité à la hache dans la prison de Brandebourg, le 21 août 1942. Comme aussi A.F. Von Wedekind, jeune réformé de la Wehrmacht, livré à 24 ans au bourreau le 1er septembre 1943, pour s'être élevé avec force contre le traitement infligé aux prisonniers russes, auxquels il servait d'interprète.

— ◆ —

— Les journaux nous ont appris la nomination dans la Légion d'Honneur de Marcelin BABAUD, 106 ans, ancien de 14-18, dont le souvenir le plus cuisant reste, aujourd'hui encore, celui d'une **gifle** reçue, étant P.G., d'un de ses gardiens qui, dit-il « n'avait pas le droit de me faire ça ». Qu'eut-ce été d'un coup de pied au cul ? Ou de plusieurs... Allons, tonton Marcelin, remets-toi !

— Postales :

Fred CAVALLERA, ce charmant ami de Gardanne, si durement **éprouvé** depuis de longs mois, m'écrit de La Salette qu'il va « légèrement mieux ». Si ce légèrement pouvait prendre un peu plus de poids, ses camarades et ses amis se réjouiraient, sa fille aussi qui l'assiste sans se lasser, dont le mérite est grand. Qu'ils sachent ne pas douter de notre amitié fidèle, l'un et l'autre.

— Odette ROSE, notre amie de bureau, a l'amitié constante : le Morvan, et « la maison à entretenir » (volets, portes, grille), abîmée par le temps et la rouille et qu'on ne veut que pimpante sous le soleil... Bientôt ce sera l'Alsace, autre terroir aimé, inoubliable et inoublié...

— Charles VAUGIEN, de Chaumont : amical souvenir à tous. Il nous informe du décès d'un ancien du X.B. (Bremen) : A. CERADELLI, lequel pourtant n'était pas un adhérent de l'Amicale.

— **Ruanda** (bis) 31 juillet :

Secourir ce visage vivant aux grands yeux étonnés, cerclés de mouches et de pleurs ; ou ce long corps maigri, blessé de plaies profondes, épuisé par la faim, le vibrion cholérique ou la dysenterie... Relever, soigner, aimer pour que le ciel de l'âme triomphe de la peine infinie, mystérieuse, qui accable tout l'être. Ceux-là ont droit à la reconnaissance des hommes qui referment les plaies purulentes de **l'iniquité** incommensurable du temps présent...

A suivre, J. T.

PERMANENCES DU BUREAU

Les horaires et jours habituels, c'est-à-dire le mardi et le jeudi, ont repris.

— ◆ —

Téléphone à partir de 14 heures.

PAGES D'HISTOIRE

1914-1994

C'ETAIT IL Y A QUATRE-VINGTS ANS

Journal d'un SIMPLE SOLDAT, Guerre et Captivité, de G. RIOU, ***1914-1915.*** *Préface d'Edouard HERRIOT, Dessins de Jean HÉLÈS. Librairie Hachette et Cie* ***1917.***

« Quelques mois avant la guerre, M. Gaston RIOU offrait à nos réflexions, sous ce titre : « Aux écoutes de la France qui vient », un beau livre, tout plein d'intelligence et de vie, d'une clairvoyance et d'une pénétration qui, de la part d'un jeune homme, surprenaient. Il y célébrait l'action, le combat, l'existence ardente, la régénération des hommes et des pays par la lutte. Il luttait de toute son énergie et de tout son talent contre les pessimistes, contre les prophètes de la décadence, contre les détracteurs de la France contemporaine.

« M. Gaston RIOU, simple soldat au cours de la campagne actuelle, a été fait prisonnier.

Ambulancier, il fut mêlé à quelques-uns des épisodes les plus violents de la guerre ; de ses ardentes recherches, il est passé, sans transition, à l'action, étau puissant pour étrangler l'esprit et l'empêcher de délibérer.

Un an plus tôt, il avait parcouru l'Allemagne, en quête de renseignements et d'impressions, les yeux et l'esprit ouverts, heureux de se heurter à la jeunesse allemande, d'échanger avec elle des paradoxes et des vérités : rencontres et discussions compromettantes peut-être au jugement de ces esprits pauvres qui ne cessaient de s'irriter chaque fois qu'un français patriote allait affronter chez lui l'adversaire ; épreuve infiniment féconde pour qui, bravant la violence des sots, sûr de sa fidélité à la foi nationale, ne craignait pas d'aborder le voisin mystérieux et redoutable pour lui arracher tout ou partie de son secret. Nous avons maintenant la réponse, écrit Edouard HERRIOT dans sa longue préface, " Pour les Prisonniers Français » : " Le passé de l'Allemagne a vaincu son avenir. Quelques heures ont suffi pour cette tâche. En un instant la pensée allemande s'est mobilisée au service de la violence allemande. D'un seul élan, nous voici ramenés face à face avec la mort ».

« Vous nous avez introduits, mon ami, chez les captifs, dans la cité dolente mais ingénieuse à vivre quand même ; vous nous les avez montrés réduits à la portion stricte mais généreux jusque dans leur misère. Vous avez interprété leurs sentiments. Accordons-nous pour que votre livre, en un temps où tout doit servir, soit utile aux malheureux Français qui demeurent emprisonnés. Mettons notre orgueil à ne compter, pour nos prisonniers, que sur nous-mêmes. Et je souhaiterais davantage, ces prisonniers russes, dont vous nous avez écrit l'arrivée, ils sont pour la plupart, dénués de tout et hors d'état de recevoir la moindre assistance d'un pays non pas indifférent certes, mais trop lointain. Il serait beau que la France les secourut eux aussi. »

Préface et récit ont été écrits **durant** la guerre elle-même, ce qui explique en partie la virulence du ton, notamment chez le préfacier, en même temps qu'elle manifeste la déception devant l'incompréhension politique et morale réciproque, que le conflit a révélé aux yeux de tous.

Vingt-cinq années à peine séparent 1914 de 1939... et, dès 1940, d'autres prisonniers français expérimentaient, au même lieu, des jours et des mois d'égale servitude. L'histoire s'était renouvelée dans l'aveuglement continué des hommes... L'avenir de l'Allemagne a-t-il, aujourd'hui, définitivement vaincu son passé ? On veut raisonnablement le croire.

J. T.

INTRODUCTION

2 SEPTEMBRE 1914

RESSOUVENIRS D'UN AUTRE VOYAGE

« Me voici donc prisonnier.

Quel voyage ! J'en ai l'âme et la gorge amères. Il me prend des nausées d'y penser. A travers la Prusse rhénane, le Palatinat, le Grand-Duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, durant trois jours et trois nuits, à toutes les gares, et jusque dans les campagnes, des groupes de paysans, des masses sombres de citadins qui hurlent, qui poussent de longues huées, qui trépignent, qui nous menacent du poing, qui détaillent le geste de nous couper le cou, de nous arracher les yeux. Du fond des bourgs, perdus dans les plaines torrides, des bandes d'enfants accourent, brandissant des drapeaux. Ils se rangent le long de la voie. Et quand le train arrive, lent comme un convoi funèbre, ils mendient des képis ; ils s'égosillent à crier dans leur langue : " Paris kaput ! A mort ! A mort, les Français ! " La vue du brassard de la Croix-Rouge les jette dans une sorte de fureur épileptique. " A mort ! A mort, les ambulanciers ! Les voilà ceux qui achèvent nos blessés ! " La clameur devient stridente, effroyable, folle. Parfois ils se ruent à l'assaut du train et se heurtent aux baïonnettes allemandes, en faction dans chaque compartiment, qui grognent des menaces.

Les femmes sont plus horribles que les hommes. L'œil meurtrier, la main crispée, qui laboure et déchire comme dans un rêve de tigresse, les naseaux larges et reniflants, les lèvres vineuses, grimaçantes de haine, je n'avais vu nulle part ces figures de damnation, ces groins de Méduses. Qui m'eût dit que des femmes pussent être aussi atroces !... Aux arrêts, d'opulentes matrones s'affairent le long du convoi. Elles tendent aux gardes des cruches de bière, des cigares, des cigarettes, des tartines de confiture, des saucisses fumantes. Malades de fatigue et de faim, nous assistons à ces largesses. " Surtout, ne donnez rien à ces Français ! Qu'ils crèvent ! " On nous offre de l'eau.

Et partout, sur les gares, sur les clochers, sur les fabriques, sur les tavernes, flottent d'immenses oriflammes. Les carillons répondent aux carillons d'une rive à l'autre. Les gros bourdons des cathédrales éclaboussent de sons les collines. Toute l'Allemagne est en fête, ivre de sang, tibutante de victoire.

Est-ce là mon Allemagne de l'an dernier ?

Je l'avais parcourue avec Marcel CHABRIÈRES comme en pèlerinage. Heidelberg, mon paisible Heidelberg, si aimable à l'ombre de sa ruine auguste et de sa montagne de vignes et de chênes ; Marbourg, douce bourgade de professeurs et d'artisans, plus tranquille aux pieds du Château du Margrave que les os de Sainte Elisabeth de Hongrie sous la dalle de l'église ; et Dresde, noble ville d'art et de cour ; et Munich, vraie Florence teutonne, si gaiement épanouie ; et Weimar, sacrée entre toutes, où les maisons voisines de Schiller et de Gœthe mènent discrètement le deuil du siècle d'or, de l'adolescence lyrique et généreuse de l'Allemagne !... Nous nous étions enchantés de ces riantes cités de l'esprit. Je les vois encore dans l'air fluide de ce dernier printemps, pimpantes, l'accueil jovial, du ciel et de gais nuages plein leurs étangs et leurs rivières ; et, rien que d'y penser, dans la moisissure de ma cave d'exil, il me monte au cœur des bouffées de liberté, de jeunesse et de folie.

Nous avions longé les docks de Cologne et de Hambourg ; nous avions couru les villes westphaliennes, fumeuses et ferrailleuses : Elderfeld, Barmen, Hagen, Essen. Autour des puissants corps de forge de M. Krupp Von Bohlen, nous avions admiré ce village de fée qu'est Margaritendorf, où il semble que la brutale industrie moderne ait tenu la gageure d'endormir, le soir, son peuple d'esclaves, dans une retraite d'idylle. Nous avions aperçu de la portière, entre Hambourg et Berlin, dans un paysage de pins et de maigres prairies, Friedrichsruhe, la terre seigneuriale où " l'honnête courtier " qui a fait l'Empire, sommeille, " attendant la résurrection des justes "...

Après la douceur des vieilles cités universitaires, nous nous enivrions de la force de ce monde nouveau, ce monde d'orgueil et d'argent, de sueur et de lucre. Et, même dans Berlin, le hâtif et laid Berlin, nous avions salué l'effort gigantesque d'une nation en pleine sève, ambitieuse, têtue, décidée à éblouir les peuples, à prendre la place d'Athènes, de Rome, de Paris, persuadée d'avoir à régir la terre.

Mais tous me parlaient de paix.

Chargé d'une mission officieuse, je m'étais entretenu avec les hommes en qui la jeunesse allemande reconnaît ses maîtres. Je les avais trouvés unanimes. Ils disaient que leur race avait reçu mission œcuménique ; que, patriote, active, prolifique, elle atteindrait infailliblement à la maîtrise de l'Europe. " Mais pour cela, ajoutaient-ils, il nous suffit de la paix.

— Pourquoi donc armez-vous ?

— Nous n'avons pas de frontières naturelles ; nos plaines sont ouvertes à l'envahisseur de l'est et de l'ouest ; le marchand anglais nous jalouse ; la France refuse obstinément notre main tendue ; la Russie devient panslaviste. Pris dans un tel étau, quelle autre ressource avons-nous, pour assurer la paix, que d'armer ? Mais nous n'avons pas besoin de guerre. Dans vingt ans nous serons quatre-vingts millions, et riches. Croyez-vous qu'il nous faudra dégaîner alors pour jouer dans le monde le rôle qui nous est dû ? "

Les libéraux me parlaient ainsi :

M. SIMON et M. WOLF, directeurs ou propriétaires des deux premiers journaux d'Allemagne ; Max WEBER, d'Heidelberg, l'esprit le plus vivant que j'ai vu ; Trœltsch, le grand sociologue ; Windelband, le continuateur de Kant et de Fichte ; Vossler, le romaniste de Munich, l'émule de nos Ferdinand BRUNEAU et de nos Joseph BÉDIER ; Liebermann, le célèbre peintre berlinois, qui s'est doublé de Paul CASSIRER pour introniser nos impressionnistes en Prusse ; Lichtwark, le directeur de la Kunsthalle de Hambourg ; Naumann, le rédacteur de la Hilfe, qui fournit d'idées les hommes de la gauche ; mais surtout le plus influent de tous, le Saxon Karl Lamprecht, qui a fait tourner sa vaste histoire de l'Allemagne moderne en une épopée de Guillaume II.

Et la jeunesse, qui est " libérale " outre-Rhin (1), tenait le même langage.

Il me souviendra longtemps de la nuit que nous passâmes à Francfort, avec M. Moritz Von Bethmann, cousin du grand chancelier. Quelle ardeur de confiance l'animait ! Celui-là, par exemple, n'était pas un mécontent ! Il ne se souciait point de " restauration ", et, moins encore, au nom d'un Frédéric BARBEROUSSE ou d'un grand Frédéric, de jeter l'anathème au temps présent. Il l'acceptait gaillardement, ravi d'y vivre, avide d'en porter sa pleine charge de devoirs et d'espoirs. Mais son allégresse n'était point faraude, ni cocardière.

Je me rappelle exactement ce qu'il répondit à l'accusation de matérialisme que je lançais à l'improviste à la nouvelle Allemagne. Sa repartie fut assez vive et du tac au tac :

" Croyez-vous vraiment, me dit-il, que nous allions nous complaire longtemps dans le matérialisme vaniteux où nous avait plongés la victoire ? Vous osez dire cela, à l'heure précisément où Kant et Fichte reviennent en honneur ! où nous sommes en train de redécouvrir, tout comme vous, le " temple enseveli ", les valeurs intérieures, la foi ! Eh bien ! souffrez que je vous dise que la jeunesse allemande est plus sérieuse, en ce moment, plus exigeante en fait de nourriture spirituelle, que votre jeunesse d'Agathon et d'Action française. Notre cœur ne saurait se résoudre à l'adoration, niaise ou politique, de ce que notre esprit, en toute clairvoyance, a brûlé. Quitte à souffrir plus que vous, nous prétendons que notre cœur et notre esprit conservent la plénitude de leur arbitre, et nous saurons attendre qu'ils s'accordent. Sous prétexte de nostalgie spirituelle, nous ne prendrons point des formules rebattues et ravineuses qui nous contraindraient à bouder et à désapprendre la société que nous ont faite la science, l'histoire, le commerce et la démocratie. Nous n'irons point nous livrer à telles religions vénérables, mais surchargées de débris fossiles et orgueilleuses de leur pétrification, qui ne comprendraient rien à nos scrupules et seraient parfaitement inaptes à féconder notre vie réelle ! (...) »

Chez tous ces jeunes hommes, l'élite de la nation germanique, bouillonnait une force étrange, éclatait un nationalisme fougueux, pathétique, vraie religion de la primauté allemande. Ils la croyaient fatale. Elle venait et croissait de soi, organiquement, sans qu'aucun accident, belliqueux ou autre, pût ni la précipiter ni l'entraver. Tous rayonnaient d'espoir ; tous avaient foi dans le présent, chaude vendange au moût épais, capiteux, dont le parfum enivre, et qui va ruisseler en un vin robuste où boiront les peuples.

Ils étaient sincères quand ils me parlaient de paix. Certes leur ambition idéaliste se transposait en ambition comptable et brutale chez les hommes d'affaires, les officiers et les bureaucrates. Pour ceux-ci la production allemande devait ruiner la production anglaise, la volonté allemande commander aux chancelleries étrangères. Et l'on n'atteint pas un tel but sans la guerre.

Oui, si l'Europe était déterminée à la soumission ! Oui, s'il plaisait au marchand anglais de faire faillite ! Oui, si les grands Slaves consentaient à l'asservissement de leurs petits frères de la Drina !... Et, tandis que les jeunes libéraux rêvaient d'hégémonie pacifique, Krupp fondaient des 420 ; les sergents façonnaient les recrues à craindre l'officier à l'égal de Dieu ; et l'on forgeait à Berlin des lois militaires que les socialistes eux-mêmes, après quelques cérémonies, votaient en bloc...

Cependant, durant ce voyage, c'est l'existence d'une jeunesse libérale qui m'avait surtout frappé. Cette découverte était si inattendue pour moi ! J'étais si sûr qu'il n'y avait, du Rhin à la Vistule, que fracasses et sabretaches !

Je n'avais vu l'armée allemande qu'à Strasbourg, aux Parole Aufgabe de la place de Broglie, quand le général transmet au corps des officiers en grande tenue, les consignes et les mots d'ordre. Toute cette assemblée gris-clair, uniformément vêtue, où un simple sous-lieutenant ne se distinguait pas d'un colonel, faisait des courbettes. La courbette m'avait paru alors le signe distinct de cette armée — une courbette empressée, réitérée, allant de la tête à l'échine, s'épanouissant dans un sourire à la fois triomphant et humble, martial et naïf, qui voulait dire : " Que je suis donc un homme enviable d'obéir ! Que je suis donc un homme enviable de commander ! "

Je regardais cela du troisième étage de la salle de rédaction du Journal d'Alsace-Lorraine. Et soudain, je compris la féodalité, cette cascade d'autorité absolue et de soumission qui descendait jadis du suzerain jusqu'au serf par la hiérarchie des barons.

Le Rhin franchi, dans les rues des villes allemandes, cette impression s'était accusée, était devenue une hantise. Partout l'adoration béate de l'uniforme, la joie éclatante, éclaboussante, de le porter ; partout l'ivresse de commander, égalée seulement par la délectation de se soumettre ; partout l'ignorance complète de cette égalité essentielle des hommes, vécue d'abord par le Christ et qui, reconnue, purifie de servilisme la politesse, fait de l'obéissance une collaboration affectueuse et transfigure le pouvoir en service ; partout, dans la vie militaire, dans le civil, des seigneurs et des valets, et le même homme à la fois seigneur et valet, le seigneur de ses gens, le valet de ses chefs, — mais pas de citoyens. Pas de citoyens ; des domestiques, soumis, prêts à tout, marchant au doigt et à l'œil, mécanisés, fiers de l'être, sûrs d'y trouver leur avantage, vaniteux de la taille et de la force de la main de fer dont ils constituaient l'une des innombrables phalanges. J'étais tenté de voir là le trait dominant de la nation allemande. Nation puissante, mais nation étrangère à l'esprit moderne : îlot de moyen âge en pleine Europe libérale ; nation redoutable, où l'absolutisme, exorcisé ailleurs en 89, préparait patiemment sa revanche, et d'où jaillirait un jour, bientôt peut-être, l'étincelle d'une guerre mortelle entre la féodalité et la démocratie.

Quelques semaines après la scène du Broglie, M. Von Arnim, de l'Etat-Major Général Prussien, m'accompagnait à travers les casernes de Potsdam et le camp de Döberitz. Les régiments de la garde manœuvraient. Un ordre, un silence absolus, même au repos. Le champ d'exercice n'était qu'une vaste solitude, telles ces usines électriques, immenses, à peine bourdonnantes et désertes. Rien n'y rappelait la vie humaine. De temps en temps un cri rauque ; et les manipules sombres avançaient, reculaient, faisaient à droite, à gauche...

« Quelle belle armée d'automates ! » fis-je à mi-voix.

— C'est cela, dit M. Von Arnim, cueillant ce mot, qui n'était destiné à personne, comme un éloge. Vous, en France, vous développez l'initiative individuelle. Nous, nous la redoutons comme la peste. Tout l'effort de notre instruction va à la briser. Il nous faut seulement des somnambules, faisant tel geste sur telle parole, ne réfléchissant pas, ne réagissant pas, agissant, agissant sans plus, passivement, d'instinct se déclenchant sous l'ordre, comme un pur sang bien dressé sous une pression de jambe. Pas de pensée ! Surtout pas de pensée ! Si nous attribuons tant d'importance à l'exécution rigoureuse des mouvements, si nous poussons jusqu'à la manie le goût des évolutions de parade, que vous traitez d'inutiles et de ridicules, c'est qu'elles brisent la pensée, la déroutent, la fatiguent, l'endorment, l'annihilent, réduisent l'être au pur automate. Un homme que l'on a, à force d'entraînement, vidé de pensée : voilà un bon soldat !

« Au combat, l'obéissance automatique et la peur du chef tiennent lieu de courage. Cette doctrine a un inconvénient : nous sacrifierons plus d'hommes que vous à l'attaque. Qu'importe ! Nous avons moins de raisons que la France de ménager nos enfants. L'Allemagne est féconde. »

. . . . . .

Le socialiste de Munich, et Wichert, et le Président des Freistudenten, et Moritz von Bethmann, cela est si loin, si loin maintenant. Ils ont tué ; nous avons tué... Leur regard plein de jeunesse et d'intelligence que naguère, voyageur libre, je recevais en face, franchement, vraiment d'homme à homme ; nos causeries ; notre amitié débutante ; notre espérance commune ; l'idéal, cher à Nietzche, du « bon Européen », que vous êtes donc fragiles, belles créations de l'esprit !

Sur le béton moisi de la casemate où j'ai grelotté ma première nuit de captif, le visage de mes amis d'Allemagne n'a cessé de me hanter. Ils ne souriaient plus comme autrefois. Une flamme sourde agrandissait leurs yeux. Ils me fixaient comme ceux des éperviers. Ils me dardaient. Ils me blessaient. J'étais triste, triste. Que la haine est lourde à porter ! Ma tête vide sonnait comme une cloche... Et toujours ces yeux de mes amis, si étrangement changés, durs, avides, des yeux brûlés d'ambition, des yeux cruels, des yeux mammoniques, comme on en voit aux frises de Suse, sur la face bestialement épanouie des rois assyriens, aux longues barbes calamistrées...

Me voici donc accroupi dans ce coin de cave, affamé, assoiffé, tout stupide, le cerveau inerte, n'ayant le cœur de rien entreprendre, assistant à mon aventure comme à celle d'un étranger. Les images de ma campagne, où j'ai « trimé » et souffert comme je ne croyais pas qu'on pût « trimer » et souffrir, me passent par l'esprit, au hasard, paresseusement, presque indifférentes, — oui, déjà indifférentes, telles ces descriptions militaires de César ou de Salluste dont personne ne s'émeut plus. Je ne sens que mon corps. Pour un homme qui croyait vivre d'idées, c'est une étrange chose de se trouver réduit à un estomac. J'ai pensé à Rabelais ce matin, à Gargantua, épanoui dans ses fortes liesses, à frère Jean des Entommeurs, « humant le piot ». Mon imagination se leurrait de ces ripailles, de ces puissants assouvissements de ventre dont foisonnent les quatre livres. Il faut crever de faim pour goûter congrûment les grandes platées du moine de Chinon.

. . . . . .

Notre division était sacrifiée d'avance. Chargée, je crois, de protéger la retraite, elle avait tenu. Comment ? Combien de temps ? Un simple soldat, dans la guerre moderne, ne sait rien. Toujours est-il qu'elle était détruite. Le combat émigra. La canonnade s'éloigna. Il fit soudain un grand calme. De la lutte féroce dont mes oreilles tintaient encore, il ne restait que l'effroyable puanteur des morts en train de pourrir dans les guérets et les vignes du côté de la forêt de la Bride, et, montant par intervalles du fond des vallons déserts, les longues clameurs lamentables des nids de blessés à l'abandon.

C'est là, dans le district de ***Dieuze,*** *exactement à Kerprich, en Lorraine annexée, que j'ai passé mes huit premiers jours de captivité.*

Quelle semaine ! Parmi les arrières de l'armée allemande qui s'épanchait comme un fleuve, défaillant de sommeil et de fatigue, dix fois mis en joue par les patrouilles, jour et nuit, j'ai charié de la chair humaine : des morts, encore des morts, des morts de toute espèce, combattants tués nets dans le feu de l'action, blessés saignés à blanc, blessés achevés par les éclaireurs d'un coup de fusil à bout portant comme ils demandaient à boire ou essayaient de se sustenter avec de la luzerne ; et puis, les demi-morts, crânes percés d'une balle, torses lardés de mitraille, aines défoncées par un boulet. De voir ces pauvres ballots défigurés et gémissants, il me semblait qu'on me râpait les nerfs. Le reste des blessés s'amenait sans aide, courait, clopinait, se traînait sur deux, sur trois, sur quatre pieds. C'était un spectacle stupéfiant. J'ai vu un fantassin dont la balle avait transpercé la poitrine devant derrière, et qui avait marché au drapeau blanc, tout seul, l'espace d'une lieue. Il avait perdu presque tout son sang. Je ne sais par quel miracle de volonté il s'était mis en chemin. Devant la grille de l'ambulance : « J'ai attendu quatre jours qu'on vienne, dit-il. J'ai soif. Ça va mieux ; mais j'ai soif ! » Il souriait. Il était beau, cet adolescent, comme un Saint Sébastien de cire. Puis, sans un mot, il s'affaisse ; il est mort.

L'on m'avait octroyé la tente où s'entassaient les blessés les plus graves. Ils étaient une quarantaine, posés sur une mince couche de paille, à même le sol. C'était plein de mouches. Cela puait les déjections et le cadavre. Aux heures de soleil ; ils étouffaient. Le soir venu, ils claquaient des dents. Il y avait là des gars du 20ème corps, de l'active, tous Parisiens, d'un courage gentil et simple ; ils trouvaient moyen de s'intéresser à leurs voisins de paillis. Des Provençaux, à qui la douleur arrachait des larmes, me confiaient leurs amours, comme à une sœur. Quand le mal les mordait plus fort, tous appelaient : « Maman ! » C'était un concert à fendre l'âme.

Je pansais. Mille fois le jour, mille fois la nuit, je tendais le bassin et l'urinal. Il y en avait deux pour sept cent vingt blessés. Une douille d'obus m'en fournit un troisième. J'assistais les agonisants ; je consolais ; j'enterrais. Toujours flanqué de deux soldats Poméraniens, j'allais par le village mendier du bouillon pour les pauvres gars. Les habitants étaient complètement terrorisés. Quelques femmes, dont une boiteuse et une petite fille de douze ans, m'étonnèrent par leur charité tenace. Sous l'œil de l'Allemand, leur ardeur, simplement chrétienne, était de l'héroïsme. Pourtant, je devais suppléer parfois à la ration manquante par un discours bien gaillard, tout ruisselant d'espérance. Sans cesse, il fallait refaire l'oreiller de paille sous la tête des blessés, arranger leur couchage, les aider à se déplacer. C'était toujours, sous la toile basse, le même orchestre de cris, de souffles caverneux, de râles et de plaintes. Quelquefois, au milieu de la longue nuit froide, n'ayant pas la force de porter plus loin sur le pré des fosses le camarade qui venait de trépasser, je tombais comme une masse et m'endormais à côté de lui.

Le 20, — l'ambulance était à peu près installée, — passa un capitaine prussien avec sa compagnie. Il s'arrête, réquisitionne le cheval de notre médecin-chef, M. BERGÉ ; il l'enfourche aussitôt. Puis, dans un français râpeux et sonore. « Ne craignez rien, blessés ! Ah ! l'on dit dans vos journaux — je les lis vos journaux, je lis le Figaro, le Temps — que nous sommes des Barbares ! Nous ne sommes pas des Barbares ! Moi, je porte un nom de chez vous ; je descends de réfugiés français ; je m'appelle Charles de BEAULIEU. Je vous le jure, vous serez bien soignés en Allemagne. L'Allemagne respecte la Croix-Rouge. »

Le 28, à midi, ayant expédié évacuables et inévacuables, coupé un dernier bras, enterré le restant des morts, nous partîmes, le ventre vide. Pour où ? Les naïfs, dont j'étais, ne doutaient point qu'on ne nous rapatriât en France par la Suisse. Les autres, qui avaient vu achever des blessés, — surtout des blessés galonnés — rétorquaient : « L'autorité militaire allemande est implacable, si le soldat est assez bon " zigue ". C'est sur ordre, c'est par obéissance stricte, que les patrouilleurs ont achevé des officiers et quelques sergents-majors. Si c'eût été malice personnelle, offriraient-ils, comme ils le font souvent, du café et de l'eau-de-vie aux blessés ? S'arrêteraient-ils pour

les panser ? Non, c'est le haut commandement qui est responsable de cette pratique ignoble. Lui qui fait si bon marché de la vie des blessés, respecterait-il la Croix-Rouge ? »

Ainsi, tout en gagnant Dieuze sous bonne escorte, notre petite troupe débattait la question : « Sommes-nous retenus ou prisonniers ? »

A Dieuze, l'on nous fit faire le tour de ville. Ce n'était pas nécessaire pour atteindre la gare ; et notre prise ne nous semblait point un motif de triomphe. L'on tint quand même à nous exhiber à la population qui ne souffla mot.

Huit jours plus tôt, arrivant à Dieuze en vainqueurs, les boutiquiers nous bourraient les poches de chocolat et de bonbons ; les marchands de vin nous restauraient gratis. « Surtout, nous disait-on sans détours, tâchez qu'ils ne remettent plus les pieds ici ! » Ayant envie d'un dictionnaire français-allemand, je priais un bourgeois de m'en procurer un. « Je n'use pas de cette denrée, fit-il ; j'ignore l'allemand. » Il appelle sa fille. Elle va me quérir son propre dictionnaire. « Payez-vous ! lui dis-je, lui tendant mon porte-monnaie. — Oh ! Monsieur, faire payer un soldat français ! » Cependant elle couronnait de vin de la Moselle, à mon intention, une espèce de hanap en cristal qui remplissait sa fonction de parade sur l'étagère.

C'était, dans toute la petite ville Lorraine, un gai remuement de fête votive. L'armée et le peuple s'égayaient fraternellement. Cette joie du revoir paraissait si naturelle ! Le soir tombait. La journée était limpide et doucement tiède. La bataille tonnait sur les coteaux. Les régiments prenaient leurs formations de combat dans les rues même. A cent mètres des maisons, derrière des gerbes, une batterie française canonnait dans la direction de Vargaville. M'étant avancé jusqu'à elle, j'eus la seule vision de beauté de ma campagne.

Dans l'air calme, les panaches des shrapnelles allemands floconnaient, comme un feu d'artifice. Près de nous, le n^e^ s'avançait parmi les avoines, en éventail, par masses de bataillon. Il avait passé la nuit dans la caserne des chevau-légers. La mine des hommes était dure et farouche. Là-bas, dans les chaumes et les prés verts, sous la pluie des obus, les alpins s'égaillaient en tirailleurs. Ils gravissaient en bon ordre le penchant nord de la riante cuvette qui s'étend entre Dieuze et Vargaville. L'on eût dit d'un tableau de Van Der Meulen. Le soleil se couchait. L'air était plein de rayons et de parfums. Après chaque détonation, l'on entendait le chant des oiseaux et le léger crissement des insectes... Puis, les avant-trains amenés, ma batterie partit au grand trot prendre position ailleurs.

Le 28, par contre, Dieuze était une ville morte. Personne aux fenêtres. De grands drapeaux allemands célébrant la chute de Manonviller pendaient aux hampes, hissés sur criée publique. Un silence morne, sans grandeur ; un silence de taverne désertée ; le silence de Paris à quatre heures du matin ; et, au lieu des tombereaux des maraîchers et des boueux, des monceaux de sacs éventrés, de fusils brisés, de friperies souillées de sang et de glaise, qu'on charroyait du champ de bataille. Nous allions d'un pas vif — le pas français, — ce qui essoufflait nos gardes. Des régiments gris-bleus passaient sans mot dire. Comme nous butions à un embarras de fourragères pleines de blessés, un grand diable de colonel prussien, à cheval, monocle à l'œil, nous accoste, et, en français, nous dit : « Fous n'afez pas honte, fous, la témocratie française, d'être les alliés des Russes, ces Parpares ! » Pas un de nous ne lui répondit. Nous ne le regardions même pas. Il était là, impassible. Pourtant, lui montrant mon brassard : « Sommes-nous retenus ou prisonniers ? lui fis-je.

— Prisonniers ! Vous tirez sur nos ambulances !

— Souffrez, Monsieur, que je ne le croie point... » Mais nous repartions.

La gare ; la longue attente sur la place ; l'encombrement des voitures de blessés qu'on évacue ; un chevau-léger démonté, la tête dans les bandages, qui s'avance sur nous, l'œil plein de haine, et nous menace de son revolver ; la visite de nos sacs ; la remise de nos cartes, couteaux, fourchettes, rasoirs, poinçons, de tout ce qui pique et taille. Puis l'embarquement.

J'ai la bêtise de croire à la bonne foi humaine. Il me semblait impensable qu'un peuple civilisé ne respectât point la Croix-Rouge. « C'est certain, disais-je, nous gagnons la Suisse ! — On verra bien, répondait Riffard, le magnifique « logis » du train, si nous marchons vers le sud. » Le sud ! Ce fut le grand litige du voyage. Chacun consultait sa montre, repérait la position du soleil. Et comme la voie faisait des zigzags, courait tantôt vers le nord, tantôt vers le midi, la section se divisa en deux camps : les nordistes et les sudistes, les gais et les broyeurs de noir. Le débat s'avivait parfois à un point extraordinaire entre ces deux factions.

Après une pointe vers le nord, le train quitta Bensdorf, et nous nous trouvâmes à nuit tombée dans l'immense gare de Strasbourg. Là, on nous fit descendre. L'on nous entassa dans un palier, en contrebas des lignes, sur rue. Par la porte à grillage, les passants nous regardaient. Le froid et mes récents souvenirs de cette ville me tinrent éveillé. Au bout de quelques heures, Vorwärts ! Nouvel embarquement. Pour où ? Les premières lueurs de l'aube nous montrèrent de fraîches collines chargées de pruniers d'Alsace. Hélas ! nous remontions vers le nord ! Sarreguemines. La Prusse rhénane. Sarrebruck. Oh ! Sarrebruck ! Quel accueil nous firent les citoyennes de Sarrebruck ! Les oreilles me tintent encore de leurs huées. Puis ce fut le Palatinat... Philipsbourg... Adieu, l'espérance ! Je ne vis point le Rhin ; il faisait nuit noire ; d'ailleurs, je dormais sur le plancher entre les banquettes.

Il fut clair, au réveil, que nous descendions. Le duché de Bade, le Wurtemberg, Stuttgart, le Jura Souabe, ses vallons verts, ses bocages, ses sources fraîches ; enfin, après des plaines monotones, au fond d'une descente, Ulm, tapie au pied de sa svelte cathédrale gothique, sur le Danube. Nous ne stoppâmes qu'à Neu-Ulm, la première ville de Bavière, ville quelconque, mais que je n'oublierai point. C'est là que nous fîmes le second repas du voyage. Il consistait en une gamelle de soupe au vermicelle où nageait un hachis de viande. La veille, à Zweibrücken — autrement dit, Deux-Ponts — l'on nous avait donné une tranche de saucisse de foie. Cette pitance nous parut céleste, affriandés que nous étions par trois jours de jeûne. Soyez bénies entre toutes les villes d'Allemagne, Neu-Ulm et Zweibrücken !

La nuit vint pour la troisième fois depuis notre départ de Dieuze. Le train roulait toujours, direction sud-sud-est. La faction sudiste grossissait. Le vent était à l'espérance. Au milieu d'une discussion véhémente, animée par la faim et les doutes de Guido sur notre libération prochaine, je m'endormis. A deux heures du matin, le train s'arrêta. Je ne m'éveillai point. L'abbé Guido, dur et raboteux comme l'Alpe qu'il évangélise, un de ces prêtres-paysans qui épousent l'Eglise avec une âpreté fanatique, comme ils eussent épousé leur terre, Guido ne dormait pas. Affalé dans un coin de wagon, le képi sens devant derrière, il grillait des cigarettes. De temps en temps un soupir rendait plus amer encore le pli sardonique de ses lèvres. « Ah ! vidasse ! Qué vidasse ! » Il avait dû lancer vingt fois cette apostrophe qui marque le rythme désenchanté de sa vie, quand, le matin venu, je m'éveillai à cette malédiction.

Il faisait un temps lourd. Le soleil était torride. Un ciel plombé, sans âme, sans vie. L'on suffoquait dans la voiture.

« Où sommes-nous ?

— A Ingolstadt. »

Ingolstadt ! Les « quarante propositions », Luther, le P. Eck, la fameuse tentative d'unir les deux Eglises, les grandes « disputations » du XVI^e^ siècle !... Mais la vue des baïonnettes bavaroises qui montaient la garde sur le quai dissipa cette bouffée de réminiscences.

Mon estomac criait. L'on nous dit que l'arrêt serait de six heures. Le sergent de garde nous assura qu'on nous dirigeait sur la Suisse. Puis un officier de santé, lippu, le cartilage tombant, les yeux petits et rieurs, se dandinant sans cesse avec une sorte de bonhomie vaniteuse, passa par les wagons, et nasilla : « Pas te malades ? Pas te fièvres tes gôlônies ? « Ce français judaïcosouabe nous mit en joie. Mais l'estomac persistait à nous tirailler. Ne viendrait-il pas quelque saucisse, quelque platée de soupe au hachis ?... Rien ne vint. Les six heures étaient écoulées. La touffeur de midi faisait bouillir nos veines.

Le reste est d'hier. Mais j'en suis vieilli d'un siècle. Je le dis sans haine, sans l'ombre d'un vouloir de vengeance. Taillable et corvéable à merci sous l'ancien régime, « bernable » à merci maintenant qu'elle règne, la foule n'est qu'une buée instable dont se jouent les vents. Je la plains ; je me prends en pitié avec elle.

« Où allons-nous ? dis-je au Feldwebel (2) qui commandait le détachement.

— Au fort Orff, à deux lieues d'ici, vers le nord. Vous y trouverez un millier de compatriotes.

— La Croix-Rouge est donc votre prisonnière ?

— Il paraît. Je n'y comprends rien. Au fort Orff, il y a bien une centaine de Sanitäter.

— Voilà un butin glorieux !... »

Ce Feldwebel était un grand garçon rose, bien pris, doux et timide. Il me dit qu'il s'appelait Conrad Kilian et qu'il était instituteur en Haute-Franconie. Il me plaça en queue de la colonne, à côté de lui, en qualité d'interprète. Il s'inquiétait des camarades trop visiblement exténués. « Comment feront-ils cette montée de dix kilomètres ! » Cette humanité impuissante me toucha.

Le couchant rosissait sur le Danube et la ville antique, hérissée de flèches d'églises, ceinte de murailles gothiques aux tours massives. Nous la traversâmes sous un déluge de cris de morts. Et que de kaput (3) ! « Paris kaput ! Manonviller kaput ! Verdun kaput ! » L'on eût dit que la terre entière venait d'être kaput des œuvres de ces gens. Les bourgeois les plus doux nous dévisageaient de leur lampe de poche et nous annonçaient sans modestie : « Vous savez, notre armée est à quelques lieues de Paris ! » Les lettrés nous traitaient en français : « La foilà, faisaient-ils, goguenardant, la grande nation ! » Les tavernes se vidaient à notre passage. Sur le seuil, de bons buveurs ventrus et placides brandissaient leur chope et y allaient de leur coup de gueule. Sous les plis des grandes oriflammes royales et impériales, toute la cité s'épanouissait. C'était risible, ce tapage pour cinquante ambulanciers.

Il était clair que ce peuple croyait être le martyr de l'Europe. « Pour nous, me disait mon Feldwebel, notre conscience est bien tranquille ! » Oui, c'était les Français, les agresseurs ; c'était nous, les apaches venus furtivement — sicut fur in nocte — troubler le digne repos de ces honnêtes personnes, pleines d'humanité, profondes et douces ! Et c'était bien l'indignation de la conscience offensée, la sainte allégresse de la justice enfin vengée qui éclataient dans ce charivari... Mon Dieu, qu'il est donc facile de « truquer » les événements, de boulanger l'opinion publique !... Je regardais, j'écoutais, plus attentif qu'au plus passionnant des spectacles. Des fenêtres, si jolies et pimpantes sous leur pignon gothique avec leur guirlande de plantes fleuries, les imprécations dégoulinaient sur nous comme giboulée en mars. Et les gestes qui se dessinaient en ombres chinoises dans le fond de lumière des intérieurs précisaient à souhait, pour ceux d'entre nous qui ignoraient le souabe, le sens de cette hurlée homérique.

Je ne me sentais point du tout humilié par ce vacarme. J'étais dans une exaltation étrange ; très triste, et pourtant ravi : triste devant ce qu'est l'Homme, ravi de tenir cette occasion de le voir tel qu'il est. Tacite, Machiavel, Stendhal, Ferrero, aucun écrivain ne m'a jamais donné une aussi forte impression de réalité humaine. Mais à plus tard les commentaires ! Des pensées conçues sous l'aiguillon de la faim et dans une sorte de détraquement physique ne sauraient être justes. Et puis il est si difficile de garder sa tête froide dans cet éclatement de tout un monde. J'ai peur d'avoir à rire un jour de la partialité de ces simples récits sans doctrine, écrits pour quelqu'un que j'aime, et où je crois de bonne foi ne mettre que les couleurs de la vérité.

De l'arrivée au fort, je ne garde que le souvenir d'une grande porte de fer qui s'ouvre en grinçant, de quelques falots de sentinelles courant dans la nuit, d'un escalier sombre et nauséabond où je m'enfonce et où les clous de mes souliers crissent, réveillant des échos lointains, et d'une casemate — cette casemate — bétonnée, crue, sans paille, aux voûtes suintantes. Je me suis jeté à terre, la joue contre mon havresac. Ma tête sautait de fièvre. J'ai passé la nuit sans sommeil, sans pensée, en proie au délire.

---

(1) Je me rallie absolument, sur ce point, à mon ami François Poncet. Son petit livre, paru un an avant la guerre, *Ce que pense la jeunesse allemande*, — d'une forme d'ailleurs si nette et si pure — est un vrai document.

(2) Sous-officier supérieur, adjudant.

(3) Interjection qui signifie « fichu ! », « flambé ! ». Prononcez : *Capoute !*

LE PREMIER

Au-dessus du village de Bouxières-sous-Froidmont (Meurthe-et-Moselle), perdue au milieu des frondaisons, une tombe rappelle qu'à cet endroit repose le chasseur à cheval Fortuné POUGET, premier des huit millions de morts de la Guerre 14-18.

C'est donc avec à propos, que quatre-vingts ans après la déclaration de guerre en août 1914, le Journal Régional « l'Est Républicain », a titré « On avait oublié le premier soldat tombé en 14 ».

S'agit-il bien du premier ? On sait déjà, le « Lien n° 443 » de juillet-août 1988 l'a rappelé, que le Caporal PEUGEOT a été tué le 2 août 1914 par une patrouille allemande, soit trente-deux heures avant la déclaration de la guerre, par ailleurs des journaux se sont fait l'écho d'un autre soldat tombé dans le nord, qui aurait aussi été le premier tué. Qu'importe, tous les trois sont bien « Morts pour la France ».

A Bouxières-sous-Froidmont (7 km au nord de Pont-à-Mousson), la mémoire du Cavalier Fortuné POUGET, du 12ème Régiment de Chasseurs à Cheval de Luneville, est sauvegardée par un monument érigé à l'endroit où il a été tué le 4 août 1914.

Après la grande guerre et pendant des années, à la date anniversaire de sa mort, le Monument était fleuri au cours d'une cérémonie quasi intime. Aujourd'hui, le jeune piou-piou de l'époque semble oublié, encore que, la broussaille pouvant envahir le monument est régulièrement enlevée par de dévoués Conseillers de la Commune, situé à l'écart des grandes routes, les visiteurs sont peu nombreux à pouvoir le découvrir et il est bien qu'un quotidien régional en ait informé le public.

Les obsèques du chasseur à cheval POUGET ont été bien humbles en apparence écrivait le « Figaro » et pourtant grandioses, celles du premier soldat français tué par les allemands. « Les cloches ont sonné. A la place de la famille qui ne savait peut-être pas encore qu'elle devait pleurer, tous les officiers et les hommes du 12ème Régiment de Chasseurs à Cheval, l'ont salué unanimement, respectueusement, tandis que les femmes du village apportaient au cercueil du petit soldat, tressées en couronne, les fleurs sur lesquelles il était peut-être tombé. »

En ce samedi 13 août 1994, un ancien du Stalag V B, accompagné d'un ami, se sont recueillis devant son monument. Le brave chasseur à cheval Fortuné POUGET n'a pas été oublié.

Pierre DURAND.

LA MARNE

Il est des noms que la mémoire
Charge à jamais de souvenirs :
Ce sont ces hauts-lieux de l'histoire
Que l'on est fier de retenir.
Plus forts que toutes les paroles,
Ils seront toujours les symboles
Où se dessine l'avenir :
C'était sur les bords de la Marne ;
L'ennemi féroce s'acharne,
Trop sûr de nous anéantir.

— ◆ —

C'était sur les bords de la Marne
Aux heures chaudes des moissons,
C'est ce beau fleuve qui incarne
L'héroïsme de la nation ;
C'est tout l'horizon qui s'enflamme,
C'est un peuple qui joue son âme
Dans la valeur de ses soldats :
Chaque assaut violent s'achève
Par un échec : prend fin le rêve.
Et partout cesse le combat.

— ◆ —

C'était sur les bords du beau fleuve
Au temps où les grands blés sont mûrs.
Tous ces héros donnent la preuve
Qu'un vrai courage est comme un mur.
Qu'aucune vague ne renverse :
Elle se brise et se disperse,
Pour s'en aller vers son reflux.
Mais dans la plaine labourée,
Les belles moissons espérées,
Sont piétinées sur le sol nu :
Seules restent les sombres gerbes
De ces héros, morts sans superbe :
Ils ne voient pas, mais ils ont cru.

— ◆ —

Ce poème sur la Marne est dédié à mon père tué à la tête de ses hommes, le 1er août 1918, à Fère-en-Tardenois.

— ◆ —

A l'attaque les gars ! le clairon sonne !!!...
Mais bientôt, tous sont fauchés dans leur élan.
Pour la Patrie, en brave on se donne.
Corps et âme comme des enfants.
Ils n'ont pour bouclier que leur blanche chemise.
En hurlant, pour se convaincre,
Que pleurer au combat n'est pas de mise,
Seul, le courage sert pour vaincre.

A.-L. ARANDEL,
R. MONTENOT.

LA MADELON a 80 ans !

Fils d'un Colonel de 1914-1918, Fernand PASQUIER fut dès sa jeunesse attiré par le music-hall.

Sous le nom de BACH ce dauphinois devient rapidement une vedette du Moulin-Rouge.

En 1914, incorporé au 140e R.I. à Grenoble, il est affecté au Théâtre aux Armées.

C'est à Raon-l'Etape (Vosges), devant la 66e Division de Chasseurs, qu'il chantera « La Madelon » — qui devient l'hymne officiel des Poilus de la Grande Guerre. Cette chanson fut, avec la « Caissière du Grand Café », un des grands succès de l'époque.

Retraité dans la banlieue de Grenoble, Bach s'éteignit en l'automne 1953. Dans les camps de prisonniers 39-45, la Madelon fut aussi une chanson à succès.

A. CHABERT (V.B.).

L'Ormeau / Anciens d'ULM

Avec peine et tristesse nous apprenons le décès de Madame CHABALIER, épouse de notre camarade et ami Pierre CHABALIER, ancien d'ULM et fidèle amicaliste V.B. Nous lui renouvelons toute notre sympathie attristée, et qu'auprès de ses enfants il retrouve le courage de surmonter cette pénible séparation.

L. VIALARD.

PRÉCISIONS

La Bataille d'Holving (« Lien », juillet-août, p. 2) ne peut être dissociée de l'ensemble de l'offensive **Tiger** sur le front de la Sarre le 14 juin 1940. Contre l'avancée d'Holving les tentatives de percée furent les plus violentes **mais ce n'est qu'une partie de la bataille.**

Précisons que le livre de l'Abbé GOLDSCHMITT date de **1948.**

INSOLITE

Les faits se déroulent le 16 juin 1940 à Andelot (Haute-Marne) où le Premier Bataillon du 149ème Régiment d'Infanterie de Forteresse (R.I.F.) du Secteur fortifié de la Crusnes (Meurthe-et-Moselle), replié sur une position reconnue, riposte vigoureusement à une attaque allemande.

Durant les combats, le Colonel Allemand ARNOLD, du quartier général de l'oberts-général LITZ est fait prisonnier par nos troupes. Dans le même temps un de ses officiers et le chauffeur du Colonel sont tués. Pour sa part « l'Obert » ARNOLD blessé, se trouve assez mal en point. Curieusement, il demande à être échangé contre un Colonel ou deux officiers subalternes français, prisonniers dans un camp à Saint-Dizier. Le Lieutenant Colonel Français BEAUPUIS, Commandant du 149ème R.I.F., accepte, pensant en retour obtenir pour lui et ses troupes un repli libre vers le sud...

Le lendemain, venu au P.C. de l'Armée Allemande, sa demande ne fut qu'à demi acceptée. Accompagné d'un officier et d'un caporal interprète, le Lieutenant-Colonel BEAUPUIS est reçu par le chef d'Etat-Major de l'O.G. LITZ qui refuse le repli mais accepte l'échange proposé. Il accorde donc la liberté à deux Capitaines Français. Ils rejoindront ensemble, par avion, les lignes françaises, accompagnés des parlementaires allemands.

Auparavant, les propositions de « reddition honorable » faites ont été repoussées par le Lieutenant-Colonel BEAUPUIS.

Comment les Allemands ont-ils pu accepter ce qui apparaît comme un « marchandage », quand on connaît leur intransigeance et leur absence de bienveillance envers nos soldats ?

Est-ce parce que l'Oberst ARNOLD, fait prisonnier et blessé le Lieutenant-Colonel BEAUPUIS « a pris soin du blessé avec prévenance et de façon chevaleresque » ainsi que l'écrit l'auteur d'un historique « Avec le XIIème corps d'armée en France ? » Ajoutant « c'était d'ailleurs une rare exception ».

Ou bien alors, le Colonel ARNOLD était-il en possession de documents secrets lors de sa capture, qui ne lui ont pas été retirés en l'absence d'une fouille qui, si sa captivité s'était poursuivie, n'aurait pas manqué d'avoir lieu ?...

A notre connaissance, le mystère demeure.

Epilogue

La journée du 18 juin fut dure, les restes du groupement BEAUPUIS sont capturés. Lui-même est emmené, quand sur sa route, il rencontre un Oberst allemand qui le félicite.

Le 19, il est conduit à Joinville.

Le 20, dirigé à pied avec ses hommes sur Saint-Dizier, il se jette dans des buissons en bord de route. Il se procure des effets civils et du ravitaillement dans une fromagerie de Colombey-les-Deux-Eglises.

Le 24, il est à Melun, le 25 à Paris.

Quelque temps plus tard il devenait le Directeur de l'Ecole Supérieure d'Education Physique d'Antibes.

Au cours de la capture de l'Oberst ARNOLD il a été rapporté qu'un drapeau hitlérien avait été pris. C'était probablement le panneau rouge avec croix gammée tendu sur le capot de sa voiture pour lui éviter d'être attaqué par la Luftwaffe.

Quant au drapeau confié au II/149ème R.I.F., il fut (imprudemment) déposé dans une maison de Darmannes (Haute-Marne), où le Colonel BEAUPUIS s'en fut (discrètement) le récupérer en **1941.**

***
**
*

Le récit a été réalisé à partir d'un document publié en 1977 dans le « Bulletin Trimestriel de l'Association des Amis de l'Ecole Supérieure de Guerre », sous la signature du Général P. RENAULD (60ème Promotion de l'Ecole). Il nous a été communiqué par Monsieur l'Aumonier PIQUARD Jean, Ancien Officier du 149ème R.I.F., que nous remercions.

P. DURAND.

LECTURE

« La Guerre de Grand-Papa »

Dans « Le Lien n° 493 » (mai-juin 1994), je vous ai livré de brèves réflexions sur l'un des ouvrages de mémoire de Louis RIVIÈRE, instituteur : Stalag 1940-1943. La logique aurait voulu que je vous parle d'abord du volume intitulé **Contact 1939-1940.** Eh bien, voici :

Le contact recherché et d'entrée établi, c'est celui de l'ennemi quelque part en Lorraine, tapi tout près... Suivi du long et dramatique fil noir qui mène au solstice de juin.

Cent cinquante pages à peine (24 x 15) d'une écriture dont il y a peu d'exemples dans ce genre d'histoire : sobre, juste, prenante, exemplaire. L'aventure d'une petite unité jetée par le sort dans le fer et le feu d'une guerre insolite, des images obsédantes, et des dialogues où l'humour et l'irrespect éclosent à chaque pas.

Si vous ne deviez pas aimer ce livre, véritable miroir de nos jeunes années, alors je ne vous en recommanderai aucun autre !

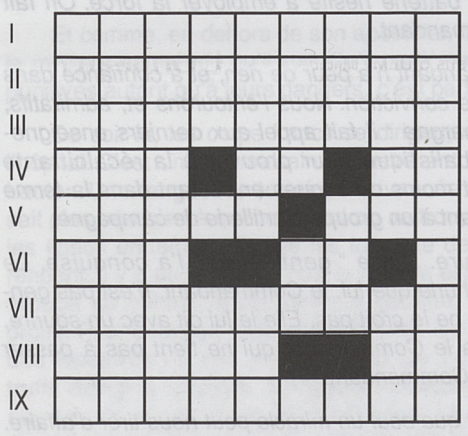
(J. T.)

Œuvres de Louis RIVIÈRE

1. - Chemins interdits 1940-1945 (Passages de résistants à travers les Pyrénées) . . . . . **Prix net : 150,00 F**
2. - Contact 1939-1940 (La Campagne de France) . . . . . **Prix net : 125,00 F**
3. - Stalag (1940-1943) . . . . . **Prix net : 125,00 F**
4. - Refus 1943-1944 . . . . . **Prix net : 125,00 F**
5. - Victoire 1944-1945 (Traversée de la Forêt Noire) . . . . . **Prix net : 125,00 F**

(Commande à M. Louis RIVIÈRE - 6, Place François-Camel, 09200 Saint-Girons).

Mots croisés n° 495
par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Rendue commune et ordinaire. — II. - Trompèrent par de faux prétextes en exagérant. — III. - Célébration d'une union légale pour la seconde fois. — IV. - Pognon. Fait mal quand on tombe dessus. Construit à la fin. — V. - Dialecte mongolien occidental. Ignorant et stupide. — VI. - En ajoutant « room », on y prend le thé. Interjection exprimant le dégout. — VII. - Tellement voluptueuse et excitante qu'elle réussit à rendre schlass. — VIII. - A des angles saillants (de droite à gauche). Quelqu'un. — IX. - Revotant.

VERTICALEMENT :

1. - Chipeur. — 2. - Fonction commutative d'un groupe. — 3. - Se dit de la valeur légale d'une espèce monnayée. — 4. - Roi de Juda. Rapine. — 5. - Petit rongeur. Hurle d'une façon discordante. — 6. - Poudre de senteur. Note. — 7. - Suivi de « line », devient une canalisation. Rejoint le Rhône. — 8. - Appareil destiné à un usage défini. En peinture couleur considérée dans son intensité. — 9. - Décapitèrent.

A DECODER DANS LA GRILLE

Prendre la lettre qui figure à l'intersection des deux chiffres, exemple : 7/I = S)

7/I =	5/IX =	2/VII =	5/VIII =	2/III =	6/II =
8/I =	4/II =	7/IX =	3/III =	8/IV =	5/V =
7/VI =	9/I =	6/IX =	4/V =	8/VII =	5/IV =
1/8 =	6/IV =	5/III =	4/VII =		

DOCUMENT

Extrait d'une correspondance de M. ***François PONCET,*** *Ambassadeur de France à Berlin, à M.* ***Georges BONNET,*** *Ministre des Affaires Etrangères.*

Berlin, le 20 octobre 1938.

Pendant toute notre conversation, et sauf quelques bouffées de violence quand il s'est agit de l'Angleterre, le Führer a été calme, modéré, conciliant. On eût été en droit d'imaginer qu'on avait devant soi un homme bien équilibré, plein d'expérience et de sagesse et qui ne désirait rien tant que de faire régner la paix parmi les peuples. M. HITLER à certains moments a parlé de l'Europe, de ses sentiments d'Européen, plus réels que ceux que beaucoup d'autres étalent bruyamment. Il a parlé de la « civilisation blanche » comme d'un bien commun et précieux, qu'il faut défendre. Il a paru sincèrement frappé de l'antagonisme persistant qui survivait à l'accord de Munich et que révélait à ses yeux avec une netteté particulière l'attitude britannique. Manifestement la perspective d'une crise prochaine, l'éventualité d'une guerre générale sont présentes à son esprit. Peut-être est-il au fond de lui-même sceptique sur les chances qu'il peut y avoir de prévenir pareil drame ? Il semble en tout cas désireux de le tenter ou de l'avoir tenté, pour mettre en repos sinon sa conscience, du moins celle de son peuple. Et c'est pour la France et au moyen de la France qu'il pense que l'opération doit être abordée.

Je n'ai, certes, aucune illusion sur le caractère d'Adolf HITLER. Je sais qu'il est changeant, dissimulé, contradictoire, incertain. Le même homme d'aspect débonnaire, sensible aux beautés de la nature et qui m'a exposé autour d'une table à thé des idées raisonnables sur la politique européenne est capable des pires frénésies, des exaltations les plus sauvages, des plus délirantes ambitions. Il est des jours où, devant une mappemonde, il bouleverse les nations, les continents, la géographie et l'histoire comme un démiurge en folie. A d'autres instants, il rêve d'être le héros d'une paix éternelle, au sein de laquelle il édifierait des monuments grandioses. Les avances qu'il est disposé à faire à la France lui sont dictées par un sentiment qu'il partage, au moins par intermittence, avec la majorité des Allemands, à savoir la lassitude d'un duel séculaire et le désir d'y mettre fin ; ce sentiment se trouve aujourd'hui renforcé par le souvenir de la rencontre de Munich, par la sympathie que le Président DALADIER a éveillée en lui et également par l'idée que notre pays est en train d'évoluer dans un sens qui lui permettra de mieux comprendre le Troisième Reich. Mais on peut être sûr qu'en même temps, le Führer reste fidèle à sa préoccupation de disjoindre le bloc franco-anglais et de stabiliser la paix à l'ouest, pour avoir les mains libres à l'est. Quels projets roule-t-il déjà dans sa tête ? Est-ce la Pologne, la Russie, les Pays Baltes, qui sont appelés, dans sa pensée, à en faire les frais ? Le sait-il déjà ?

Quoi qu'il en soit, HITLER est de ces hommes vis-à-vis desquels on ne doit pas se départir d'une extrême vigilance et auxquels on ne saurait accorder qu'une confiance sous réserve. Je n'en déduis pas, pour ma part, qu'il faille se dérober à ses suggestions. En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres occasions antérieures, j'estime que l'essentiel est de savoir exactement à quoi s'en tenir et à qui l'on a affaire. Mais il ne s'ensuit pas qu'une attitude d'abstention et de négation soit la vraie. Le Dr GOEBBELS a rappelé récemment, et non sans raison, qu'on ne gagne pas à la loterie si l'on ne veut pas courir le risque d'acheter au moins un billet. C'est un strict devoir que de ne négliger aucune des voies qui conduisent à la paix. S'il arrive que M. HITLER, par feinte ou par calcul, pénètre assez avant sur ce chemin, il est possible qu'il n'ait plus par la suite, et même s'il le voulait, le moyen de revenir sur ses pas.

Qui pourrait dire au surplus de quels étonnants revirements ce dictateur impressionnable, mobile, malade, est capable, et ce que seront demain son destin personnel et celui de l'Allemagne ?

Après la conférence de Munich, il était normal, il était nécessaire que l'on songeât à élargir les résultats d'un accord auquel l'opinion publique avait attaché de si grandes espérances.

Telles qu'aujourd'hui les choses se présentent, c'est l'Allemagne qui exprime le vœu d'en prendre l'initiative ; c'est elle qui cherche à élaborer des formules et à dresser un plan.

En lui fermant nos oreilles, nous lui procurerions à notre détriment l'alibi qu'elle souhaite peut-être pour couvrir ses entreprises futures.

Les engagements qu'elle semble disposée à contracter n'ont d'ailleurs qu'une portée limitée.

Si ces engagements sont tenus, ils contribueront grandement à détendre l'atmosphère européenne.

S'ils ne sont pas tenus, ils chargeront le coupable d'une responsabilité morale qui pèsera lourdement sur son action.

La France doit donc en aborder l'examen sans crainte. Peut-être n'est-il pas téméraire au surplus de penser que les événements qu'elle vient de vivre auront achevé de la convaincre de la nécessité d'un ordre et d'une cohésion nationale, d'une certaine réforme morale et d'un perfectionnement rapide et rigoureux de son appreil militaire.

François PONCET.

Source : « Le Livre jeune Français », 1939, p. 29-30.

Le Coin du Poète

LE RETOUR (lorsque j'en ai marre...)

Ô que de prisonniers rêvant sur leur paillasse
ont évoqué le soir le doux nom de la classe
Que l'on redit toujours.
Combien de compagnons de la dure infortune
Ont revu, larme aux yeux, à l'heure où fuit la lune
Le moment du retour.
Ce retour est la chose qui donne du courage,
Un rayon de soleil à travers les nuages
De la captivité.
Ce retour c'est la vie, c'est tout ce que l'on aime
C'est revivre à nouveau le doux et cher poème
De notre liberté.
La liberté amis ! Vous en savez peut-être
En regardant le ciel à travers la fenêtre
La grandeur et le prix.
C'est là-bas, tout là-bas, tout au bout de la route
Où finit la contrainte, le cafard et le doute
... Et la peur d'être pris.
Pris ! peut-être le serai-je si je tente ma chance.
Mais qui peut donc avoir l'admirable patience
De rester inactif ?
Là-bas c'est le bonheur, ce sont les bras de celle
qui pleure mon absence et tendrement m'appelle.
Resterai-je captif ?
Captif ! ce soir, toujours... Ah, cette vie qui lasse
Et penser que j'ai là au bout de mes godasses
La liberté chérie.
Les dangers, les embûches, la cruelle frontière
Oui je sais, c'est beaucoup... Le soleil, la lumière
N'est-ce donc rien aussi ?

Jean-Pierre LE DAUDET - 12/1941. Fribourg.

Le coin du sourire

par Robert VERBA

Octobre 1944. — Un dimanche au Kommando, comme à l'habitude Jean, Paul, Richard et Edouard se réunissaient pour faire une partie de belote.

Avant de commencer à jouer, ils discutèrent sur les événements qui s'annonçaient plutôt favorables pour la victoire des alliés et la fin de leur captivité.

— Je crois que l'on n'a plus beaucoup à attendre dit Jean ; vivement que je puisse réaliser mon rêve : celui de serrer ma femme dans mes bras ainsi que ma fille qui est née pendant que j'étais au front.

— Nous te comprenons dit Paul, moi aussi je ne pense qu'à mon retour en France. La première chose que je vais faire, c'est embrasser les miens et si possible faire un beau gueuleton et même prendre une bonne cuite. Et toi Richard quels sont tes projets ?

— Moi, et bien je vais faire tout mon possible pour fonder une famille. Mon désir le plus cher est de rencontrer une belle jeune fille blonde aux yeux bleus, ne mesurant pas plus de 1,70 m, mais avec un corps et des jambes admirables. De plus j'aimerais qu'elle se prénomme Amélie, ce sera mon grand amour.

Et toi Edouard ?

— Moi, répondit Edouard en se levant en contournant la table, et, attrapant Richard par le cou : « Si jamais tu t'approches d'Amélie ma fiancée, je t'arrangerai tellement ta sale gueule que tu regretteras toute ta vie d'avoir été libéré !!!

LA GAZETTE DE HEIDE

Il y a quelques semaines, vous avez pu voir à la télévision une chasse au trésor menée par la charmante et intrépide Nathalie SIMON, digne émule de Philippe DE DIEULEVEUT, à Sefrou, dans la région de Fez. Je connais bien cet endroit pour y avoir séjourné l'hiver et le printemps, en 1935-36.

Cela m'a donc très intéressé.

Ce que je vais vous raconter n'a aucun rapport avec la captivité ni la guerre, mais comme j'étais militaire, cela en est le prélude...

Sefrou se tient à une vingtaine de kilomètres de Fez, sur les premiers contreforts du Moyen-Atlas, à mille mètres d'altitude.

C'est donc, par excellence, la station estivale des Fasis. Il y a de l'herbe, des cerises et autres fruits de France, et, surtout, car sans cela rien n'est possible, de l'eau, apportée par l'Oued Agaï, qui traverse les luxuriants jardins et la ville, lui fournissant de quoi boire et laver.

La Cité était jadis une ville juive, essentiellement commerçante et artisanale. Elle était gouvernée par un Kaïd arabe. Sa Kasba était située sur les jardins au bord de l'Oued, avant son entrée dans la ville, donc non encore souillée par ceux que les musulmans considèrent comme impurs, c'est-à-dire les juifs.

Sous le Protectorat Français, un détachement de mon Régiment occupait un Bordj du nom d'un Officier Français tué à la guerre, nommé Prioux. Cette fortification dominait le site de quelques centaines de mètres. On y accédait par une piste qui serpentait au sein d'une forêt de chênes-lièges, empruntée seulement par les véhicules légers militaires, car les bus civils n'y avaient pas accès. Les passagers devaient descendre au bas du site et continuer leur route à pied.

Je faisais mon peloton au fort... Nous avions, pour « crapahuter », les pitons dénudés des environs où, selon la formule consacrée au Maroc, ne poussaient que les doums et les parpaings.

L'Oued Agaï avait creusé une gorge assez pittoresque, qui fut jadis le théâtre d'embuscades meurtières. Mais le temps de la dissidence était passé, aussi, un dimanche, privé de permission pour une pécotille, je décidai avec trois camarades d'explorer ce ravin, plutôt que de traîner dans les bistrots de la ville.

Le printemps marocain venait d'éclore, et les asphodèles épanouissaient leurs corolles bleutées. Le soleil, déjà chaud, dardait ses rayons et faisait miroiter les gouttelettes des nombreuses cascades créant ainsi de lumineux arcs-en-ciel.

Nous arrivâmes à un plan d'eau tranquille invitant à la baignade. Nous eûmes vite fait d'ôter nos uniformes et, vêtus seulement de nos caleçons longs militaire, de sauter dans cette eau pure et fraîche. Mais sa température assez basse interrompit assez vite cette trempette hivernale.

Mes camarades venant de la Métropole purent écrire à leur famille qu'ils s'étaient baignés le 15 février (je me souviens encore de la date) alors qu'en France le gel sévissait.

Mis en apétit, nous partageâmes la boule de pain et la boîte de sardines, arrosés du pinard du bidon porté en bandoulière, et nous poursuivîmes notre route.

C'est alors que, venant du haut de la falaise, une volée de pierres lancées par des frondes s'abattit autour de nous, ronflant à nos oreilles et miaulant en ricochant sur les parpaings du sol caillouteux. Levant la tête, nous vîmes quelques jeunes bergers qui nous souriaient et s'esclaffaient de notre surprise ; c'était vraiment un jeu, car un frondeur berbère ne manque jamais sa cible. Ils venaient d'un village rural proche, caché à notre vue par un repli du terrain. Ils parlaient un français correct, fréquentant une école tenue par un maître français, ce qui n'était pas toujours courant. Nous décidâmes, guidés par un des ces petits, de pousser une inspection dans ce Bled, pour une pièce de 50 centimes.

Les premières bâtisses n'étaient que des cabanes, crépies de bouses de vaches qui séchaient au soleil pour servir de combustible aux canounes (réchauds d'intérieur). Ces gourbis abritaient le bétail et autres animaux, et leur berger.

Une épaisse muraille crénelée en terre ocre encerclait une agglomération de maisons basses, sans fenêtres, blanchies à la chaux ou peintes de couleur pastel, coupées de ruelles sombres et odorantes.

Précédé par notre cicerone, nous nous engageâmes dans le dédale de cette cité et débouchâmes sur une place, sans doute celle du marché à certaines époques. Au centre, un toit de tuiles abritait une excavation assez profonde au fond de laquelle des femmes de tout âge lavaient du linge. Ce lavoir était entouré d'une murette basse. Nous nous penchâmes curieusement pour observer la scène. Voyant des « roumis » ces dames s'exclaffèrent entre elles et comme elles avaient le visage découvert se hâtèrent de se voiler.

Un berbère, drapé dans un vêtement blanc, assis devant sa porte, qui avait entendu glousser ces belles effarouchées, nous hèla. Notre guide traduisit :

— Le Monsieur il dit que vous ne regardiez pas les femmes !...

Pour éviter tout incident, nous lui fîmes un petit signe d'acquiessement et poursuivîmes notre chemin.

Un peu plus loin, un autre habitant qui avait tout vu nous invita à prendre un verre de thé chez lui. Il parlait bien le français mais avec un accent indéfinissable qui n'était ni arabe ni berbère. Dans le patio où il nous fit entrer, plusieurs hommes étaient assis en tailleur autour d'une table basse où reposait un grand plateau de cuivre reluisant, garni de verres finement damasquinés d'argent, au centre duquel fumait une théière odorante frappée de la main de Fatma. Des corbeilles de raphia contenaient des pâtisseries au miel, farinées de sucre glacé.

Nous prîmes place et nous nous mêlâmes à la conversation car ces gens étaient francophones. Notre hôte nous apprit qu'il avait été 20 ans au service d'un Anglais d'Egypte, d'où son accent et qu'il avait parcouru le Monde à sa suite. L'un de nous qui avait fait de l'Anglais au lycée s'essaya à converser avec lui dans la langue de Shakespeare. A un moment, ce globe-trotter ajouta à la menthe qui fleurissait son verre une petite plante sèche. Il nous donna le nom en anglais mais refusa, vu sa toxicité, de nous en faire goûter. Sans doute était-ce du chanvre indien ou « hachich » ou encore du kif marocain, car, paraît-il, cela faisait tourner la tête.

Nous les quittâmes, rassasiés, et après les avoir remerciés avec un « Emdoullah » nous regagnâmes notre cantonnement, heureux de notre insouciante expédition. On a su plus tard que le pays n'était pacifié que depuis peu et qu'il était encore classé en zone d'insécurité, ce qui nous valut une réprimande de la part de nos supérieurs.

Et voilà, j'en ai terminé avec mes souvenirs du Maroc, j'espère vous avoir intéressé. Ce village, dont j'ai oublié le nom, vous l'avez vu à la télé (Nathalie SIMON y a évolué) ainsi que la cascade où elle s'est fait « laver les cheveux ».

— ◆ —

J'ai reçu des coups de fils et des lettres après la parution de ma dernière chronique. Je remercie tous ceux et toutes celles qui se sont inquiétés de moi ; qu'ils se rassurent, je me soigne et je vais bien, et tant que J.T. le permettra je viendrai bavarder avec vous...

Un Général en retraite, ami du Prytannée Militaire de la Flèche m'a écrit « Tant qu'il y a de l'humour il y a de la vie ». J'ajouterai « Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir ».

Je salue notre grand ancien et Chef Roger MARQUETTE de qui je n'ai pas de nouvelles ainsi que tout ceux de Heide et de Busum. Quant à vous, amis(es) du Lien, recevez l'expression de ma profonde amitié.

NÉCROLOGIE. Le 4 août 1994, notre camarade André PRADELLE nous a quittés. Il fut foudroyé par une crise cardiaque à son domicile au sortir de sa sieste ; il tomba du lit et expira dans les bras de sa femme accourue au bruit. André était l'un des deux seul « bauer » du Kdo artisanal de Büsum. Voisin de chez moi de 16 km, je le voyais souvent et nous buvions une bonne bouteille ensemble. Je lui ai rendu une dernière visite à son lit de mort, ma santé ne me permettant pas d'assister à ses obsèques. En votre nom, j'ai présenté mes condoléances à sa famille. A. PRADELLE était abonné au « Lien » ; voici son adresse : Ayserey - 21110 Genlis.

Jean AYMONIN, 27641 X.B.

LECTURE

Souvenirs d'une bataille perdue (1939-1940)

de Jacques RIBOUD (Editions J.R.S.C., Centre Jouffroy, Paris, 1994)

Parce que perdus, les combats de 39-40 restent couverts d'une opprobre particulière — il y en eut d'autres ensuite —, et leurs soldats accablés « d'une hargne que nous n'avions pas méritée », remarque l'auteur au commencement de ses souvenirs, écrits à chaud en Amérique où il partit résider dès 1941. Et d'ajouter, vérité bonne à rappeler aujourd'hui : « La levée en masse du monde libre pour mettre Hitler à la raison n'avait pas eu lieu. Nous étions seuls ». Il était urgent d'attendre, c'est ce que nous avons fait, à nos risques. Moins d'un an après, « la France était " down ", à terre, mais elle n'était pas " out " ! »

Le récit de Jacques RIBOUD mérite d'être connu et retenu : l'amitié du regard, l'indépendance du jugement, l'humour discret et l'art de la litote en rendent la lecture attrayante. C'est l'histoire très simple d'un Régiment d'Artillerie Hippomobile, le 237ème, armé de canons de 155 courts, dans lequel le lieutenent RIBOUD sert en qualité d'observateur, de la Déclaration de Guerre à l'Armistice. A l'en croire, c'est une excellente unité, bien commandée et bien soudée. Son groupe, qu'il affectionne très naturellement, restera en ordre de marche malgré les aléas rencontrés, des avant-postes de la ligne Maginot au... Poitou, près de 600 kilomètres semés d'embuscades, d'accrochages et des batailles sur l'Aisne et sur la Somme.

Grâce au jeu combiné de la stratégie, de la ruse, du courage et de la chance, celle-ci parfois étrangement surprenante, le groupe qui a subi de lourdes pertes en matériel et en hommes, échappera à la captivité... Côté commandement.../ **Poitiers** : « Nous essayons à plusieurs reprises de voir nos hommes. Ce n'est pas possible. Nous apprenons qu'ils vont être amenés jusqu'à la ligne de démarcation et relâchés au point de passage. *(On nous permettra de longuement douter qu'ils le furent.)*

Enfin, nous recevons nos laissez-passer, libellés comme suit : « En accord avec les autorités allemandes, le Colonel X., Commandant telle unité du département, envoie le Lieutenant... dans ses foyers. » (p. 324)

Un dénouement pour nous inexplicable, comparativement..., une bizarrerie de plus dans une tragédie qui n'en a pas manqué.

Outre les péripéties militaires de son unité en campagne, l'auteur accroît l'intérêt de son ouvrage de « choses vues » dans Paris occupé durant l'hiver 1940-1941. Nous nous garderons ici de toute comparaison avec d'autres lieux au même temps !... Le malheur était alors innombrable.

Ce livre est à placer sans réserve au côté d'autres ouvrages de qualité sur ces jours de mai et de juin 1940, au cours desquels « on fit d'étranges rencontres, celles de gens qu'on n'aurait jamais eu l'occasion de voir, ou, si on les avait vus, pas de la même façon » — Témoin cette anecdote :

« Dans une ferme, Mazelot fait chauffer le café. Une femme avec plusieurs enfants, s'y sont réfugiés. Ils sont en bonne santé, mais ont épuisé leurs provisions. La mère s'inquiète. Nous distribuons des biscuits. Pour les enfants, les biscuits de troupe sont des gâteaux ; une aubaine.

La mère de famille, que les derniers événements semblent avoir beaucoup troublée, remercie chaleureusement... et se méprend sur notre " gentillesse ". Sans demander aucune permission, elle monte avec ses enfants sur un de nos chariots de parc. Elle refuse de descendre. Les objurgations de l'adjudant sont impuissantes. Le Lieutenant de batterie hésite à employer la force. On fait appel au Commandant.

Le Commandant n'a peur de rien, et a confiance dans son pouvoir de conviction. Nous l'entourons et, admiratifs, écoutons sa hargne : il fait appel aux derniers enseignements de la balistique pour prouver à la récalcitrante qu'elle courrait moins de risques en restant dans la ferme qu'en se joignant à un groupe d'artillerie de campagne.

Rien à faire. Notre " gentillesse " l'a conquise. Le Commandant hurle que lui, le Commandant, n'est pas gentil du tout. Elle ne le croit pas. Elle le lui dit avec un sourire. Cela exaspère le Commandant qui ne tient pas à passer pour un gentil Commandant.

Il apparaît que seul un miracle peut nous tirer d'affaire. On fait appel au Lieutenant BERNARD (aumônier). Il monte sur le chariot, tapote la joue des enfants, compatit avec les malheurs de la dame. BERNARD a une voix douce et suave à laquelle — c'est bien connu — personne ne résiste, pas même le Commandant.

BERNARD dit à la dame qu'elle ne risquera rien une fois qu'il aura béni la ferme, après qu'elle l'ai réintégré. Elle optempère. Le Commandant est un peu vexé, la bénédiction n'est pas dans ses cordes. »

J. TERRAUBELLA.

TOURLOUSINES

CHAPITRE XVI

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Quand on pense que des historiens prétendent qu'il ne s'est rien passé durant les sept premiers mois de la Guerre 39/40 !...

On voit bien qu'ils n'y étaient pas ; car si l'on multiplie les avatars de nos quelques héros par le nombre de combattants de la ligne de front, ça doit en faire des récits !...

Il écume... La barbe rousse en bataille, et les pieds nus... Les autres n'en reviennent pas, qu'est-ce que c'est encore que cet ostrogoth ? Ils l'entourent et l'interrogent méchamment :

— Nom ? Prénom ? Matricule ? Grade ?

Mais c'est quand même lui qui les domine par sa sérénité revenue :

— « François de PORTE, deuxième classe, dans le civil, moine franciscain, Père Gabriel... »

L'aumônier ne la ramène plus, baissant le ton, il interroge :

— « Vous êtes mineur Capucin ? »

— « Parfaitement !... »

— « Et vous estimez que mes paroles ne sont pas en corrélation avec la situation ?... »

— « Absolument pas !... Mes amis n'apprécient pas votre comportement qui n'est pas conforme avec leur état d'esprit. De plus, je suis là pour les assister s'ils le désirent. Pour le reste, il faut leur ficher la paix !... »

Il écrase, l'aumônier ; il n'est pas sot au point d'ignorer que si François est combattant dans une telle unité, c'est que, indépendamment de la dispense par dérogation exceptionnelle du Saint Siège, permettant aux prêtres français de porter provisoirement les armes, il lui a également fallu l'accord du Ministre Général, du Ministre Provincial et du Gardien de son couvent...

Tout ce monde a dû réfléchir avant de lui permettre d'exposer sa vie sur la ligne de feu. Il part donc, sans insister, entouré de toute sa domesticité engalonnée.

Il faut dire, qu'en dehors de son devoir de soldat, François fait de l'excellent travail ecclésiastique. Dès que les corps francs arrivent dans une bourgade abandonnée, il prend sous sa protection tous les objets de piété. Au début, cela a été difficile avec des zinzins comme Lutec-Citron, Gillefat, Berbach dont la manie était de descendre, à coups de fusils, tous les calvaires qu'ils rencontraient. Pas un Jésus, pas une Sainte Vierge n'y coupait. Les niches au pignon des maisons, les apôtres dans les chapelles, les vitraux des églises, tout y passait. C'était maladif chez ces déconophoneurs, un édifice religieux avait le don de les attirer pour tout y passer. Il les a adjurés de n'en rien faire. Quelquefois à coups de poings, n'étant pas pourri. Patiemment, il leur a expliqué que la petite lumière qu'ils voulaient descendre, dans les églises, prouve la présence de Dieu. Il est même parvenu à leur faire comprendre la grandeur des religions, leur utilité, leurs nécessités, leurs services.

Dire qu'il les a convertis, c'est une autre paire de chasubles à manches ; mais, pour lui faire plaisir plus que par conviction ils se sont abstenus de jouer les brindezingues avec le sacerdotal ; maintenant, ils ne se moquent plus de lui lorsque sa première visite est pour l'église locale afin d'y remettre en place ce que d'autres percutés ont bousculé. Ils l'aident à se ménager une pièce pour y célébrer sa messe tous les matins, en utilisant le matériel religieux contenu dans une petite valise qui ne le quitte jamais. Lutec-Citron traduit ça par :

— « Le radis noir, c'est un pote, faut pas y toucher ! »

Et comme, en dehors de son apostolat, il est, pour eux, le meilleur camarade qu'il soit. Qu'il participe à leurs virées punitives autant qu'à leurs dangers, c'est parfait.

Ce soir-là, les corps francs se dirigent vers le bois de l'hôpital. C'est un lieu malsain encastré entre le Rhin et la Lauter. Une langue de terrain en avancée telle qu'on ne sait plus très bien à quel moment on se trouve ou non dans les lignes ennemies. Toutes les fois que des hommes s'y rendent, il y a de la casse. Tout le monde est là. Le premier groupe au centre, le deuxième à gauche, le troisième à droite. Pour avancer, il faut utiliser toutes les ruses de sioux des westerns ou des francs-tireurs de 70. L'endroit est truffé d'engins explosifs. S'engager là-dedans demande un sacré culot et beaucoup d'inconscience. Le Lieutenant qui dirige l'opération est jeune ; il a beoin d'assurer son avenir professionnel, et, pour cela, de complaire à ses chefs qui font dodo au chaud. Mais il n'a pas l'abattage qui font les grands capitaines. Son vernis puisé à l'école de guerre n'est pas craquelé. Il fait davantage confiance à la discipline des manuels qu'à l'amour de ses troupes. Il a tort.

Soudain ! les hommes de tête marquent un temps d'arrêt. Ils ont entendu quelque chose. Il y a des hésitations et, brusquement, ils sont inondés par l'éclair d'une lampe électrique. Bon sang ! Il s'agit d'un Spähtruppe boche ! Six hommes de reconnaissance. Quelle aubaine ! ils sont trente. C'est dans la poche ! Pas tout à fait, les allemands ont éteint leur calbonde. Ils fuient dans la direction du deuxième groupe, le Lieutenant n'ose pas donner l'ordre de tirer, par crainte de blesser ou de tuer des hommes de celui-ci. Il se trompe. En dirigeant les armes vers le sol, ça pouvait réussir. Les chleus n'ont pas la même délicatesse. Des fusées s'élèvent dans le ciel, retombent sur nos gaillards. On les voit comme en plein jour. Des obus de mortiers entrent dans la danse. Ça claque de tous les côtés. Vinaigre ils font, pour rebrousser chemin. Coup de boc, ils n'ont pas éclopé. Merci François, p't'être que tes prières ont leur utilité.

Et voilà nos trois mousquetaires de la hargne : Kirch, Malar et Antoine, qui remettent la gomme. Ce coup-ci, ils ont décidé de travailler pour leur propre compte, parce qu'ils estiment qu'avec ces pâtes molles de gradés ils n'arriveront jamais à rien. C'est un point de vue qui se discute, mais on ne va pas les chicaner pour si peu.

Ce jour-là, ils se sont donc donné pour mission de découvrir par où le service d'informations fritz s'infiltre. Comme par tempérament ce sont des vicemarles, ils ne partent pas sans attirail. C'est harnachés de revolvers, couteaux, grenades. Munis de lampes électriques, de bougies, d'allumettes qu'ils se glissent dans le château qui leur semble l'endroit tout indiqué pour une telle manigance.

Là-dedans, c'est lugubre, glacial, imposant. Les pièces sont vastes, hautes de plafonds, sonores. Chaque pas résonne comme un coup de canon. Ils ressentent comme un malaise. L'impression de violer le passé. La plupart des salles sont vides. D'autres renferment des armes de jadis : des tromblons, des pistolets d'arçon, des arquebuses ; le tout plus ou moins ciselé, ornementé, tarabiscoté ; à silex, à batterie, à rouet. Des sabres, des épées, des poignards, des bidules qu'on se demande bien à quoi ça peut servir. Des meubles anciens munis d'étiquettes les destinant à des musées de l'intérieur du pays. Pourquoi n'est-on pas venu les chercher ? C'est encore un des mystères de la Haute Autorité.

Nos fonceurs descendent dans les caves. Un drôle de sentiment les étreint, c'est encore pire que dans les étages. Il y a de multiples divisions, alvéoles, renfoncements, coins écartés, sombres, fantômiques. Ils visitent tout cela centimètre par centimètre. Même les emplacements à charbon ; frappant les parois, les dalles du sol, dans l'espoir de découvrir une niche, un passage, un son creux. Rien ! Rien nulle part ; pas de caverne, de tunnel, de souterrain, de boyau.

— « Merde ! Ils passent par où ces fumiers de fridolins ? » Gronde Malar. Kirche le rassure :

— « T'en fais pas, Mimile !... On va aller les trouver. » Car, dans le fond, le plus simple, c'est encore ça ; franchir l'obstacle des grands panneaux dissimulant ce qui se concocte dans la zone allemande. Et comme ce ne sont pas des gars à tergiverser cent sept ans, ils quittent le château, et filent en direction de la partie teutonne qui, en réalité, est la continuation de Lauterbourg.

Les types de garde aux avant-postes français voient bien ces trois mirontons se glisser sous les barbelés ; mais, avec les corps francs il ne faut s'étonner de rien, peut-être exécutent-ils une mission spéciale ? Ils ne s'interposent donc pas.

Nos trois zozos dépassent un ancien abattoir. Kirche désigne, à ses deux coéquipiers, un fil métallique qui, au ras du sol, est relié à une grenade allemande. Ce faisant, il ne se rend pas compte que lui même a le pied sur un autre et se prend dedans. Par gestes, Antoine lui intime l'ordre de ne pas bouger, il cherche avec la main, trouve la goupille, et la bloque le temps que son copain se dégage. Au- delà de l'abattoir, la vue est magnifique, en plongée sur le village allemand. Le drapeau à croix gammée flotte joyeusement sur un édifice. Nos lascars déposent leurs armes et enlèvent leurs casques pour que les chleus ne se méprennent pas sur leurs intentions. Ils ont raison, brusquement, une pétarade éclate. Un tac ! tac ! tac ! nerveux de mitraillette. Antoine voit les impacts meurtrir le ciment juste au-dessus de sa tête. Une deuxième salve retentit. Toujours sans les toucher. C'est bon, ils ont compris, leur présence n'est pas appréciée de ces messieurs. Dommage, ils auraient peut-être pu faire amis amis. Désinvoltes, ils font, au tireur invisible, un petit salut avec deux doigt, reprennent leur fourniment et, toujours en rampant, repartent à travers les champs de mines. Ils sont très heureux de cette prouesse qui ne sera pas homologuée. Mais ça, il ne faut pas s'en étonner ; car les valeureux combattants de 39-40 seront les moins décorés du siècle. Ils ne doivent pas plaire aux distributeurs automatiques de distinctions honorifiques qui leur préfèreront toujours ceux qui n'ont rien fait. Par timidité, sans doute.

On est le vingt mars. Une cigogne volète gracieusement au-dessus des toits. C'est la première de la saison. Elle est à leur droite. Il paraît que c'est un bon présage.

— « Fais un vœu ! »

Dit Antoine à Kirche.

— « Qu'il y ait moins de cons parmi les gradés. »

— « Je t'ai dit " un vœu ", pas une légende ! »

Dans la nuit, vers trois heures du matin, une dégelée de balles s'abat sur le cantonnement. Le lourd tacato de la mitrailleuse allemande est facilement repérable. Une seconde rafale crible les parois. Puis, le mortier fait des siennes. Tout le monde est secoué dans la maison. Antoine, de garde avec son pote Kirch, une fois de plus, va réveiller, dans la bicoque voisine, l'Adjudant Carigou surnommé « N'a qu'une dent » à cause de l'unique chicot qui lui sert de râtelier. Ce dernier, grossier comme une tapineuse casquée en faux talbins, l'envoie aux bains douches municipaux sans serviette. Quant au Lieutenant qui, pas fou, loge à quelques maisons de là, en retrait, il joue les sceptiques :

— « Vous avez rêvé ? »

Antoine lui tend plusieurs pruneaux qu'il a dégagés de la porte et des volets :

— « Et ça, mon Lieutenant, c'est la Belle au Bois Dormant ? »

Le jeune lieubitte coupe sèchement :

— « Vous aurez huit jours de prison ! »

Tu parles, là où ils sont, ça fait plutôt dérisoire comme pécole ; c'est pourquoi, sans se démonter, le jeunot lui répond :

— « Vous vous trompez d'époque, mon Lieutenant, au lieu de jouer les chiens de quartier, vous feriez mieux d'apprendre votre métier d'officier. »

Et, laissant l'autre aussi gêné qu'impuissant, il s'éloigne, haussant les épaules, en maugréant :

— « Vache de cigogne ! Elle ne nous a pas exaucés ! »

Quand un corps franc a été repéré dans un endroit, on le déplace ; la base de son activité étant la surprise. Un ordre de repli leur parvient donc. Après deux heures de marche exténuante à travers des terrains défoncés et bourbeux, ils atteignent Neewiller. Petite pause, puis ils continuent par Niederlauterbach et Salmabach pour, enfin, arriver à Schleital. C'est dans cette localité, toute en longueur, elle aussi, qu'ils doivent préparer leur cantonnement.

Le village est occupé par les hommes du 56e R.I. qui ont pris le meilleur des habitations. La maison qui échoit au troisième groupe est la plus minable du lot ; sale, inconfortable, malodorante. Tout est à faire là-dedans. Ils s'y emploient rapidement car, le soir même, sans leur laisser le temps de souffler ni tenir compte de leur fatigue, une patrouille est prévue. Heureusement, ces gars là, ce n'est pas de la gelée de coings.

Naturellement, pour la mission en question, on retrouve les inévitables mal piffés : Malar, Kirch, de Porte, Brecht, Blavien, dix en tout. Le Lieutenant, sans doute trop fatigué par la marche qu'il leur a imposée, se fait remplacer par un officier du 56e R.I. que ses soldats surnomment « Le Baroudeur » parce que, paraît-il, c'est un gradé qui aime la bagarre.

Avec nos gugusses, il va être servi.

Faut dire qu'ils l'adoptent tout de suite. C'est un Sous-Lieutenant à lunettes, au teint basané, le visage encadré d'un collier de barbe noire. Son vrai nom, c'est Baltrèse.

Sous une pluie battante, on les rassemble sur la route passant devant les maisons pour leur expliquer le topo :

— « Vous allez partir, avec le Lieutenant, jusqu'à l'orée du bois près de la frontière. Une fusée sera tirée pour la vérification des instruments de repère. Votre situation sera la même qu'aux postes K et I de Niederlauterbach, avec cette différence qu'ici vous n'aurez pas de ligne Vauban pour vous protéger, vous serez complètement à découvert. »

La pluie continue, torrentielle et glaciale. Les hommes se demandent s'ils n'ont pas trop dégraissé leurs armes. Et c'est le départ. Au passage des avant-postes, le Sous-Lieutenant sermonne une sentinelle qui n'a pas fait les sommations. Ils quittent le village. Les trombes de flotte n'arrêtent pas. Les voici dans les champs détrempés. Ils pataugent dans la bouillasse, les rigoles, les flaques, les ornières, s'effondrent dans des trous en grognant, s'embourbent, se maculent jusqu'aux mollets, repartent, retombent. Merde ! Tout le déluge du ciel leur gicle dans la gueule !... Ils ruissellent. Où sont-ils les crétins qui parlent d'une guerre en pantoufles ?...

Ils atteignent le point prévu et se séparent en plusieurs groupes. Kirch, Malar, Daler, Brecht et le Caporal Gender formant l'arrière-garde. Antoine, de Porte, Debois, Lutec-Citron au milieu ; le Sous-Lieutenant, Huzdigueur, et le chef Schmit se portant en avant. Soudain, dans le silence qui les enveloppe, un coup de feu retentit, venu du groupe arrière.

CHAPITRE XVII

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

En principe, dans un roman, lorsque l'action commence, le dénouement n'est pas loin... Mais nos personnages étant anticonformistes, nous allons essayer de faire autrement.

Les voici donc engagés dans une patrouille de mise au point qui s'amorce mal.

Lutec-Citron glisse à Antoine :

— « Qu'est-ce qu'ils foutent, derrière ? »

— « Oh ! Sans doute le coup de V.B. La fusée a dû rater, comme les autres fois. »

Un second coup de feu retentit. De l'avant, maintenant, et la fusée jaillit dans toute sa luminosité. Les hommes s'aplatissent sur le sol trempé. Le spectacle de la nature leur apparaît grandiose. Les arbres se détachent gigantesques dans le ciel illuminé. Ils perçoivent le bruit du courant de la rivière frontalière. Leur instinct de chasseurs d'hommes est en éveil. L'éclairante descend lentement. Les ombres dansent une sarabande dantesque. Des étincelles viennent mourir sur le sol. Dix mètres, cinq mètres, un grésillement, le parachute qui ralentissait la descente s'enflamme. La nuit noire revient brusquement. Mission accomplie. Les soldats se relèvent spongieux, détendent leurs membres ankylosés, engourdis par cette accablante humidité. L'équipe d'Antoine va voir à l'arrière ce qui s'est passé. Daler surgit en criant :

— « Gender est blessé ! »

— « Par qui ? Y'a pas de fridouches ! »

— « Il a reçu une balle dans le pied ! »

— « Ça alors ! »

Antoine, le Caporal Chef Gender, c'est un de ses grands copains, il fonce vers les fourrés :

— « Si je trouve le salopard qui a fait ça, je le descends ! »

Le Sergent Schmit le retient :

— « Te fatigue pas ! »

Il désigne les hommes du groupe d'arrière garde :

— « Ce doit être un de ces abrutis. »

Gender est allongé dans la gadoue. On lui garotte la jambe. Assez embarrassé, le Sous-Lieutenant intervient :

— « Nous n'avons pas de brancard, le village est trop loin. Je connais un poste à six cents mètres, il me faut deux hommes. »

Malar et Antoine sont volontaires.

Tandis que les autres s'installent en protection du blessé, tous les trois s'enfoncent dans les broussailles de la forêt. Au bout de deux cents mètres, l'Officier s'arrête et se tourne vers nos deux loustics, il leur chuchote :

— « Notre tâche va être dangereuse, le poste où nous allons est fréquemment attaqué par les allemands ; si bien que nous nous trouvons devant l'alternative de nous faire descendre et par les français, et par les fritz. »

Les durailles, ça les fait rigoler joyeusement :

— « Ben voyons, mon Lieutenant, faut pas faire les choses à moitié ! Ils continuent leur avance. Le bruit de l'eau se fait entendre plus distinctement. Ils s'approchent de la rive. Il s'agit d'un petit affluent de la Lauter appelé la Blie. Une passerelle l'enjambe, le Sous-Lieutenant leur explique :

— « Cette passerelle a été installée par les allemands, ce soir. Elle sera enlevée demain matin, mais, pour l'instant, " ils " sont sûrement en train de nous guetter. »

Non mais, c'est pas vrai ! Ma parole, il veut les éprouver ; si c'est le cas, avec ces deux-là, il paume son temps. Antoine glisse une balle dans le canon de son fusil, et abaisse le cran d'arrêt de son revolver. Malar prépare une grenade. S'ils veulent les avoir, les frisés, il faudra qu'ils y mettent le prix. Tous les trois franchissent la passerelle, puis pénètrent dans les fourrés. Il leur semble que chaque arbre, chaque buisson, chaque dénivellement dissimule un ennemi aux aguets. Et puis, il y a cette bordélique de pluie qui continue à les asperger. Pourriture va ! Et ces bruissements qui les font sursauter. Ils s'arrêtent tous les dix mètres. Prêtent l'oreille, repartent, s'arrêtent à nouveau, reniflent, réagissent, se rassurent, entament une nouvelle progression. L'Officier leur désigne un petit arbre en pinceau et murmure :

— « Attention ! Passez juste en dessous sans le frôler, il est piégé. »

Les mecs du 56e R.I., on peut dire qu'ils font bien les choses. Comme comité d'accueil, on ne fait pas plus chaleureux. Leur avance se poursuit dans la boue qui dégouline à l'intérieur des bottes. Ils buttent contre des obstacles de toutes sortes, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Il y a encore des ruisseaux à franchir, puis un ravin. Il faut passer en équilibre sur un tronc d'arbre visqueux. L'Officier, qui connaît l'endroit, s'en tire très bien. Malar, vieux boucanier, y arrive également. Antoine, plus accoutumé à l'asphalte parisien, glisse, se raccroche à une branche, et reste suspendu au dessus du vide. Les deux autres viennent le tirer de là.

— « Ben alors ! Antioche, tu joues les acrobates ? »

Ce Mimile, il n'est jamais sérieux. Les voilà qui passent une rangée de barbelés. Ça y est ! Cette fois-ci, ils sont juste aux pieds de l'avant-poste. C'est extrêmement scabreux, il ne faut pas faire le moindre bruit, car les sentinelles tirent sans sommation. Le gradé murmure à nos deux tourlourous :

— « A cet endroit même, la semaine dernière, ils ont tué un Sous-Officier de six balles dans le ventre et deux dans la tête. »

Un vrai Dupuytren ! Ce qu'il y a de bien, avec ce gonce, c'est qu'il est réconfortant. Il ajoute :

— « Attendez-moi là, ne faites aucun bruit. »

Ça ne risque pas, nos deux gus imaginent le Sous-Officier truffé de bastos, comme un bœuf mode. Le Sous-Lieutenant franchit l'ultime barbelé en criant :

— « Ohé ! Ohé ! Du poste ! C'est moi ! Le baroudeur ! »

Antoine et Malar se regardent en souriant. Celui-là, son surnom, il ne l'a pas fauché. Il continue d'interpeller les gars du poste :

— « Ne tirez pas ! Surtout ne faites pas les cons ! C'est le baroudeur. Ça ne manque pas de panache ni de piquant. Antoine en a des frissons, il connaît le danger. La moindre appréhension de la part des hommes de faction, la plus petite perte de sang froid, et ils passent à la casserole. C'est que les frisés sont coutumiers de ce genre de tour de cochons. C'est pourquoi les deux corps-francs ne doivent absolument pas révéler leur présence, sinon, par prudence ou énervement, les autres tireraient dans le tas, et ils y laisseraient leurs carcasses. On entend le bruit métallique du fusil mitrailleur que l'on arme. L'Officier continue d'avancer en parlant :

— « Ne vous servez pas du F.M. Ne faites pas les andouilles ! C'est moi, la baroudeur ! Appelez votre chef de poste ! Ne tirez pas ! Le mot, ce soir, est " Vénus ". »

Et puis, c'est le silence. Il doit être arrivé. Ouf ! les deux copains attendent en faisant très attention au moindre bruit. C'est par derrière eux, maintenant, qu'il leur faut être vigilants ; car si les chleus voulaient s'approcher du poste, ils seraient pris entre deux feux.

Dix minutes s'écoulent, puis vingt, puis une demie-heure interminable. Enfin ! Ils entendent un léger sifflement. Ils répondent de la même façon. Les barbelés tintent. Des ombres grandissent. Il s'agit du Sous-Lieutenant accompagné d'un soldat brancardier porteur d'un brassard à croix rouge. Ils ramènent un brancard qu'ils leur passent par dessus les barbelés. Et les voici repartis tous les quatre, avec encore plus de précautions qu'à l'aller. L'Officier ouvre la marche, suivi de Malar, puis du brancardier. Antoine reste en arrière garde, prêt à tirer. Soudain, le gradé pousse une exclamation :

— « Merde ! Je me suis trompé ! »

Ils marchent à tâtons. Ils sont dans l'eau. Plus celle qui leur tombe dessus pour faire bonne mesure. Ils progressent néanmoins.

Mais, bon sang ! Que de vase ! Que de baille ! Quel picrate de grenouilles ! Ça leur arrive au dessus des bottes. Puis aux cuisses. Bientôt, à mi-corps. Ils ne savent plus tellement dans quoi ils gadouillent. Une mare ? Un marais ? Bon, voilà qu'ils atteignent le bord. C'était une mare. Débectante, toute la pourriture du ciel a été dégueulée là dedans. Ils empestent. Une fusée s'élève dans le ciel. Impossible de s'aplatir. Ils se figent, et attendent que la gerbe retombe. De nouveau, c'est la nuit. Le silence qui, tout à coup, est troué par un cri insolite. Un canard ! à moins de trente mètres d'eux. Mais, un canard bizarre, qui n'a rien d'animal. Le Sous-Lieutenant grogne :

— « Voilà un palmipède auquel il va falloir boucler la gueule ! Vous allez voir, il va encore crier deux fois. »

A peine a-t-il terminé, que l'on entend " coin ! coin ! " deux fois de suite. Pas de doute, une patrouille allemande est là, qui les a aperçus.

— « Vingt dieux ! J'ai laissé tomber mes lunettes ! »

Il ne manquait plus que ça ! Ça ne rigole pas, sans lunettes, l'Officier ne voit plus rien ; or il est le seul à pouvoir les guider dans ce bourbier infâme. Malar, sans façon, lui tape sur l'épaule :

— « Ecoute, mon pote, il faut qu'on en sorte ; tant pis, allume ta calbonde, si les autres se pointent, on les recevra. »

Effectivement, ils n'ont guère le choix. Le gradé déclenche sa lampe électrique. Examine une boussole qu'il a sortie de sa poche, repère l'endroit puis éteint. Tout cela n'a duré qu'un instant fugitif. Rien n'a bougé alentour. Peut-être les frisés ont-ils autant d'inquiétude qu'eux. Surtout s'il ne s'agit que d'un petit groupe de reconnaissance les imaginant beaucoup plus nombreux qu'ils ne sont. Sous ce déluge, allez donc savoir ! Le plus drôle, c'est qu'Antoine, qui possède un œil de lynx, a eu le temps, dans la mince clarté, de repérer les lunettes perdues, les récupérer et les rendre au Sous-Lieutenant. Leur position n'est pas plus reluisante pour autant. L'Officier a constaté qu'ils se trouvaient juste en face de la Lauter. Impossible de reculer sans tomber sur les fridolins. La rivière fait un coude. La passerelle sur laquelle ils sont passés tout à l'heure doit être surveillée. Imbibés de flotte, ils sont, pas pire, ils peuvent. Allez ! hop ! Ils plongent dans la rivière. Antoine éprouve une espèce de jouissance en constatant qu'il la traverse enfin cette foutue frontière fluviale. Le courant est violent et les déporte. Ils abordent, ça y est ! Les voilà en terre allemande !

Ils franchissent rapidement la langue de territoire teuton, obliquent, retombent sur la rivière frontalière, la traversent de nouveau. Les revoici en France. A cent mètres de là, ils entendent les allemands qui les attendaient peut-être pour les gauler. Trop tard, les blondinets ! On est cheu nous. Ils cavalent, maintenant. Voilà les copains transis eux aussi. Antoine s'écroule cinq minutes, exténué ; puis il va discuter avec le Caporal Gender que l'on a installé sur la civière :

— « Dis, ma vache ! Combien tu pèses ? »

— « Quatre-vingt-deux kilos. »

— « Ben, mon vieux, qu'est-ce que tu dois bouffer ! »

Malar discute à haute voix :

— « On dira ce qu'on voudra, mais cette ficelle là, c'est un drôle de mironton. »

— « Qu'est-ce que vous dites ? »

— « J'dis qu'c'est un drôle de mironton ! »

A ce moment, Mimile s'aperçoit que c'est au Sous-Lieutenant qu'il parle :

— « Ah ! Merde ! C'est vous ! En tous cas, vous êtes un caïd ! C'est un gars comme vous qu'il faudrait pour nous commander ! »

— « Mais, j'ai déjà commandé un groupe franc. »

La pluie redouble. Un ouragan s'abat sur eux. Certains hommes ont mis leurs capotes sur le blessé grelottant. Antoine vacille en marchant. Depuis trois heures du matin, la nuit précédente, il est sur la brèche. Près de vingt-quatre heures. Il se sent au bout de sa résistance physique. Un coup de canon retentit derrière eux. Ce sont les frisés qui, s'apercevant de leur fuite, ont demandé un tir de cent-cinq. Ce canon est un peu l'équivalent de notre soixante-quinze. Son obus, de dix sur cinq, éclate en trois morceaux quand il touche le sol. Il fait très peu de bruit, ce qui explique que, bien souvent, en l'entendant, on croit à un coup lointain. Les gars accélèrent la cadence. Pataugeant, glissant, dérapant, voici la route ! Ils passent, avec d'infinies précautions, un barrage de voitures emmêlées et piégées. Alerté par l'avant poste du 56e R.I., le Commandant local a fait envoyer une charette sur laquelle ils placent le blessé. Toute l'équipe de la patrouille est exténuée. Le Lieutenant du Corps Franc sort de son cantonnement en robe de chambre. C'est pour faire saisir les cinq fusils de l'escouade du Caporal Gender. Le lendemain, quand il lira le rapport du Sous-Lieutenant, il s'exclamera :

— « Et je n'étais pas là ! »

Sur que ça doit lui rester sur le cœur d'avoir loupé une telle occasion de se faire mousser.

Plus tard, le Caporal Gender obtiendra la Croix de Guerre. De même le jeune prêtre infirmier ayant accompagné nos trois castagneurs dans leurs périgrinations. Le Baroudeur continuera à se bagarrer sans ses galons qu'il oublie toujours de porter. Quant à Malar et Antoine, on ne leur dira même pas merci. C'est la deuxième Croix de Guerre dont ils font tintin.

Il n'empêche que, le surlendemain, on fait, de nouveau, appel à nos aventureux.

Le Haut Commandement soupçonne le village allemand, à proximité de la frontière, d'être occupé par des S.S. Car, côté germanique, huit cheminées de maisons fument à quelques dizaines de mètres d'un moulin. Bienwaldmühle ça s'appelle, ce qui, en frisou, signifie « Moulin de la Forêt des abeilles ». C'est poétiqe en diable ! On en ferait un sonnet. Mais ce n'est pas le moment de rêver car, dans ce moulin, on soupçonne un point d'appui d'armes automatiques. Les corps francs des précédentes patrouilles ne sont pas trop avancés, et nul n'est fixé. Prudents, les gradés placent des guetteurs à tous les points stratégiques avec pour mission de surveiller et d'enregistrer tout ce qu'ils voient. Ça peut durer longtemps. Antoine, ça l'énerve. Son tempérament n'est pas celui d'un attendeur. La forêt dans laquelle ils se trouvent dissimulés forme une pointe avancée dans une courbe de la Lauter. Au-delà de la rivière, légèrement sur la gauche, se trouve un poste allemand. En face, un réseau de barbelés de la Ligne Siegfried. A droite, la caserne de S.S. d'où s'échappent des volutes blanches avec, entre elles et la Lauter, énigmatique et menaçant, ce fameux moulin enjambant un bras de la rivière. Une pluie fine, frigorifique, commence à tomber. Il ne manquait plus que cela ! S'il faut, comme prévu, passer douze heures sur cette position, ça ne va pas être de la chlingote de bœuf sauté aux carottes ! Une heure s'écoule, puis deux : Kirch, qui vient d'être relevé, va trouver son copain.

— « Alors ! Quoi de neuf ? »

— « Rien, on se caille les noix. »

— « Dis donc ! Et si on y allait faire un tour dans leur truc ? »

— « J'allais te le proposer. »

Et c'est reparti !

A. BERSET

Exclusivité « Le Lien » V.B.-XA, B, C.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 495

HORIZONTALEMENT :

- I. - Banalisée. — II. - Abusèrent. — III. - Remariage. — IV. - Blé. - Os. - it. — V. - Oïrat. - Ane. — VI. - Tea. - Fi. — VII. - Enivrante. — VIII. - Unroc. - On. — IX. - Réélisant.

VERTICALEMENT :

- 1. - Barboteur. — 2. - Abelienne. — 3. - Numéraire. — 4. - Asa. - Vol. — 5. - Lérot. - Rci. — 6. - Iris. - Fa. — 7. - Sea. - Ain. 8. - Engin. - Ton. — 9. - Etêtèrent.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 3ème trimestre 1994
Cotisation annuelle : 75 F donnant droit
à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant : J. LANGEVIN
Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE